Petite histoire de l’enfance et de l’adolescence de Françoise Sagan à Saint-Marcellin

PREAMBULE

RACONTER FRANCOISE SAGAN A SAINT-MARCELLIN: OBJECTIFS ET METHODES

Au cours de la période difficile de la seconde guerre mondiale, entre 1940 et 1945, Saint-Marcellin a hébergé la famille QUOIREZ. Le père, Pierre Quoirez, était directeur des deux usines de la FAE de Pont-en-Royans et de Saint-Marcellin. L’une de ses filles, Françoise, est devenue célèbre, dès 1954, sous le nom de Françoise SAGAN. Françoise Quoirez, que nous nommerons désormais Françoise Sagan pour la fluidité du récit, est née le 21 juin 1935 à Cajarc (Lot). Elle avait donc de 5 ans à 10 ans lors de sa présence à Saint-Marcellin.

Françoise Sagan n’a pas fait, à ce jour, l’objet de marques de reconnaissance exceptionnelles de la part de la ville de Saint-Marcellin et de sa population, probablement par manque d’informations sur la vie de celle-ci et de sa famille. A l’époque de son décès, le 24 septembre 2004, a cependant été publié un numéro de la revue périodique « Le pays de Saint-Marcellin », dans lequel Bernard Giroud, chroniqueur historique, a raconté sa vie sur quatre pages, en développant plus particulièrement la période saint-marcellinoise (1).

Toujours en 2004, le journaliste du Dauphiné Libéré, Frédéric Aili, soulignait : *« Au lendemain de son décès, hier, on est allé frapper à la porte des mémoires, un peu partout dans la ville, pour essayer de remonter l’histoire. Un chemin assez chaotique en fait : les dates se confondent, se brouillent de la guerre aux années cinquante »*. Les choses sont en train de changer puisque, par délibération du 22 septembre 2020, la municipalité a décidé de nommer une petite rue du nom de Françoise Sagan, rue qui se trouve dans l’immédiate proximité de la maison qu’elle habitait (2).

Outre la reconnaissance que l’on peut estimer devoir à l’égard de cette personnalité, il est certain qu’un examen approfondi de l’entourage familial, des relations sociales et professionnelles de sa famille et d’elle-même, ainsi que du contexte historique, ouvre de sérieuses perspectives patrimoniales concernant le territoire de Saint-Marcellin. De prime abord, les conditions de vie généralement heureuses de cette jeune fille, malgré la guerre, ont très certainement joué un rôle non négligeable dans son caractère indépendant et libre, bien avant que cette liberté féminine soit hautement revendiquée. « *Elle fut follement, démesurément, résolument, libre et indépendante pour son époque* » (Denis Westhoff).

Par ailleurs, les relations professionnelles de son père, son rôle en matière de formation des apprentis, de développement de l’entreprise dont il avait la charge, de

projet novateur de voiture électrique, tout comme les liens avec nombre de créateurs d'entreprises de dimension nationale, sont à relever.

Françoise Sagan vers 1940 – Collection privée – Tous droits réservés

C'est ce que nous nous attacherons à faire, en écrivant cette « *Petite histoire de l'enfance et de l'adolescence de Françoise Sagan* », une petite histoire qui soit la plus véridique et plausible qu'il soit possible d'écrire. L'examen des très nombreuses biographies consacrées à Françoise Sagan met en évidence que les anecdotes fantaisistes, voire invraisemblables, sont nombreuses et que les faits ne sont pas toujours strictement validés, surtout lorsqu'ils sont recopiés, voire plagiés, d'une biographie à l'autre.

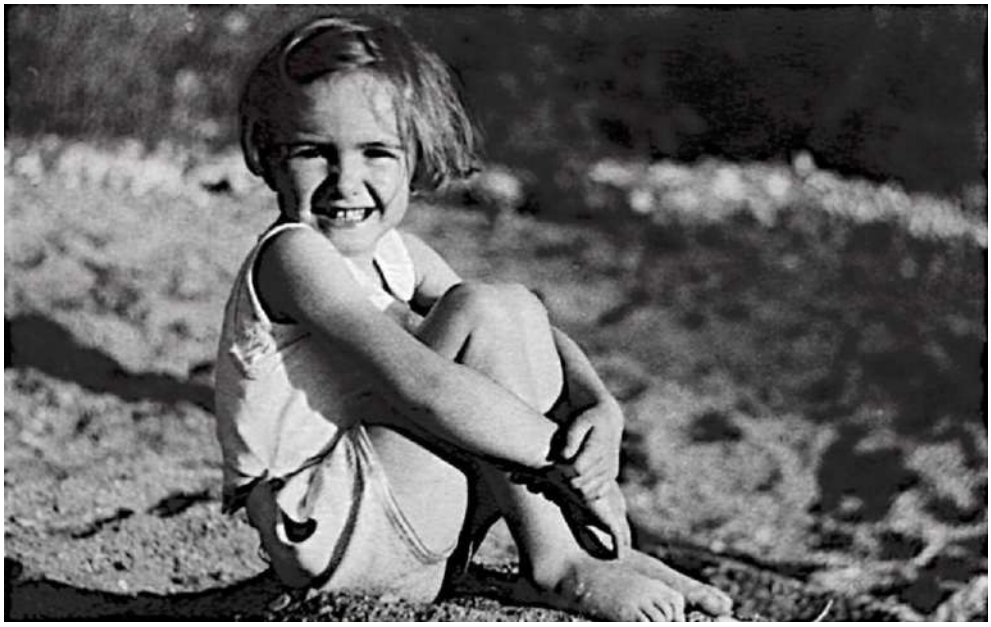
Enfin, cette « *Petite histoire* … », réalisée avec le concours des membres du Groupe R.E.M.P.A.R.T., Groupe patrimonial de Saint-Marcellin, a pour vocation de prendre place parmi les éléments de connaissance historique, culturelle, patrimoniale et touristique de cette ville.

Comment avons-nous procédé ? En lisant et analysant les écrits de tous les biographes de Françoise Sagan, en recherchant tous les documents susceptibles d'éclairer tel ou tel aspect du cadre de vie dans lequel évoluait la famille, concernant soit les données industrielles, soit les faits historiques, soit les relations professionnelles ou personnelles de la famille. En matière de biographies, les analyses ont été ciblées sur les textes (ou parties de textes) abordant l'enfance et l'adolescence de Françoise Sagan, à Saint-Marcellin, ainsi que les descriptions de sa scolarité.

Ces textes biographiques pris en considération sont : d'une part, une biographie *« officielle »* sous deux versions à minima, non signée, et non datée et trouvée fréquemment sur l'Internet dans des sites particuliers, ou d'éditeurs, et avant tout de bibliothèques et médiathèques. Sur Wikipedia, la mention de l'enfance saint-marcellinoise est très succincte. Et, d'autre part, les œuvres suivantes :

« Bonjour Françoise, mystérieuse Sagan », de Gérald Gohier et Jean Marvier (1957-Editions Grand Damier), **« Françoise Sagan ou l'élégance de survivre »**,de Pol Vandromme (1977-Editions Régine Desforges), **« Bonjour Sagan »**, de Bertrand Poirot-Delpech et Charlotte Aillaud (1985-Herscher) (Note : Charlotte Aillaud est la sœur de Juliette Gréco), **« Françoise Sagan, une légende »**, de Jean-Claude Lamy (1988, nlle édition en 2004-Mercure de France), **« Aimez-vous Sagan..»**, de Sophie Delassein (2002-Fayard), **« Sagan, un charmant petit monstre »**, de Alain Vircondelet (2002-Flammarion), **« Sagan, la « petite Quoirez », son enfance à Saint-Marcellin »**, de Bernard Giroud (Le Pays de Saint-Marcellin N° 12 – Décembre 2004), **« Madame Sagan, à tombeau ouvert »**, de Geneviève Moll, (2005-Ramsay), **« Un Amour de Sagan »**, de Annick Geille (2007-Fayard collection Pauvert), **« Sagan à toute allure »**, de Marie-Dominique Lelièvre, (2008-Denoël Editions), « **Françoise Sagan racontée par Geneviève Moll »** (2010-Editions de La Martinière), **« Sagan et fils »**, de Denis Westhoff (2012-Stock), « **Sagan, un chagrin immobile »**, de Pascal Louvrier (2012-Hugo Doc), **« Sagan, Paris 1954 »**,d'Anne Berest (2014-Editions Stock), **« Françoise Sagan : le tourbillon d'une vie »**, de Bertrand Meyer-Stabley (2014-Pygmalion/Flammarion), « **Je ne renie rien–Entretiens 1954-1992 »**, de Françoise Sagan (2014-Stock), « **Le Paris de Sagan »**, de Alain Vircondelet (2015–Ed. Alexandrines), « **Des bleus à l'âme »**, roman de Françoise Sagan (1972-Flammarion), « **Chroniques 1954–2003 »**, Françoise Sagan (2016-Le Livre de Poche), « **France Culture–La Compagnie des Auteurs »** Matthieu Garrigou-Lagrange (4 épisodes à dater du 30/05/2016), « **ARTE – Françoise Sagan, l'élégance de vivre**« , du 30/01/2017.

S'ajoute à ces documents biographiques, une somme de références thématiques et de liens Internet que nous citerons au fur et à mesure de leur intérêt. Avant de débuter notre « *Petite histoire ..* », nous tenons à remercier chaleureusement Denis Westhoff, le fils de Françoise Sagan, et Cécile Defforey, nièce de Françoise Sagan, fille de Suzanne, sa sœur aînée, pour leur soutien dans la réalisation de ce travail et l'accord de publication des photographies de l'enfance de Françoise Sagan.



Françoise Sagan en 1940 – Collection privée – Tous droits réservés

Cette longue et passionnante analyse nous conduit à vous proposer les neuf thématiques ci-après, chacune d'entre elles faisant l'objet d'un chapitre distinct.

- Françoise Sagan et l'origine de ses parents,
- Françoise Sagan et la carrière de son père, Pierre Quoirez,
- Françoise Sagan et sa scolarité,
- Françoise Sagan et la Fusilière,
- Françoise Sagan et les usines de la FAE,
- Françoise Sagan et la voiture électrique,
- Françoise Sagan et les amis de la famille,
- Françoise Sagan et la guerre, la Résistance et la Libération,
- Françoise Sagan et Barbara.

Avant d'ouvrir notre premier chapitre, une rapide biographie n'est pas inutile. Françoise Sagan est née le 21 juin 1935, à Cajarc (Lot). Elle a une sœur aînée, Suzanne, née le 6 janvier 1924. Un frère, Maurice, est né le 20 mars 1926, mais est décédé le 31 août 1926. Un autre frère, Jacques, est né le 20 août 1927. Entre 1940 et 1945, Françoise passe ses week-ends et ses vacances à Saint-Marcellin. Son premier roman, « Bonjour tristesse », est publié le 15 mars 1954. A un grave accident de voiture le 13 avril 1957. Se marie en 1958 avec Guy Schoeller, pour divorcer en 1960. Se marie en 1962 avec Robert Westhoff, dont elle a un fils, Denis, en 1962. Divorce prononcé en mars 1963. Elle décède le 24 septembre 2004 et est inhumée au cimetière de Seuzac, un hameau de Larnagol, à quelques kilomètres de Cajarc (Lot).

Cette *« Petite histoire … »* n'est pas un document hermétiquement clos. Toutes les contributions étayées sont les bienvenues. Une dernière info : les photographies de ce dossier consacré à l'enfance de Françoise Sagan bénéficient toutes d'un copyright, sauf mention exceptionnelle. En conséquence, aucune reproduction n'est autorisée sauf après accord explicite du titulaire des droits.

- 1 – Le Pays de Saint-Marcellin – N° 12 – Décembre 2004
- 2 – A la date du 15 août 2021, cette nomination n'est pas encore effective.

Premier chapitre: Françoise Sagan et l'origine de ses parents

Commençons par la mère de Françoise Sagan : Marie, née LAUBARD.

Les Laubard sont issus du département du Lot, dans un périmètre assez restreint constitué par la petite ville de Cajarc (1100 habitants) et les villages ou hameaux de Larnagol, Seuzac, Calvignac …, au sud-est du département, sur les bords de la rivière Lot et à mi-chemin entre Figeac et Cahors.

L'arrière-grand-père de Marie Laubard se dénommait Pierre (?–17 avril 1852 à Calvignac) et était cultivateur dans le hameau de Labruyère. (1)

Son fils, Pierre, le grand-père de Marie, (02 février 1836 à Calvignac-?) était considéré comme cultivateur au hameau de Labruyère en 1863, puis comme propriétaire sur la commune de Larnagol en 1895.(2)

Son fils, Pierre Edouard, (08 juin 1863 à Calvignac-22 mars 1937 à Cajarc) (3) a épousé le 30 novembre 1895, à Cajarc, Joséphine, Urbainie, Magdeleine DUFFOUR (4). Dans l'acte de mariage, acte très élaboré par suite d'un conseil de famille motivé par le fait que la mariée était à la fois mineure et orpheline de père et de mère, Pierre Edouard est noté comme « *propriétaire sans profession* » (5). Une mention identique de « *propriétaire* » est notée sur les recensements de 1911 (6) et 1921 (7). Sur le recensement de 1926, la mention « *cult.* » est biffée d'une croix. (8) C'est à dire que le rapport de ses propriétés lui permettait de vivre sans avoir jamais travaillé. Notons également que le père de la mariée (décédé) était notaire de profession. Ce recensement de 1926 nous précise que les parents, Edouard et Madeleine, la fille, Marie, épouse Quoirez, et la petite fille, Suzanne, sont présents à Cajarc. Pierre Quoirez n'est pas recensé.

Edouard et Madeleine, comme ils sont couramment dénommés, auront quatre enfants :

- Maurice Elie Léopold François, né en 1896 et Mort pour la France en 1917, (9)
- Paul Pierre François Léopold, né en 1899 et décédé en 1987, ingénieur, dont nous aurons l'occasion de reparler,(10)
- Marie Françoise Eugénie, née le 5 septembre 1903, décédée le 23 octobre 1989, la mère de Françoise Sagan,(11)
- et Pierre Edouard Urbain Edmond, né le 4 août 1906 et décédé le 11 avril 1978, ingénieur.(12)

Pour l'anecdote, Marie Françoise Eugénie a été déclarée de « *sexe masculin* » ainsi qu'il ressort sur son acte de naissance, et cette erreur n'a jamais été corrigée en marge.

La maison familiale, maison du XIX° siècle, issue de la famille Duffour, sur le boulevard du « Tour de Ville » restera en indivision après le décès de Madeleine. Suzanne, la sœur aînée de Françoise Sagan, rachètera les parts de tout le monde dans les années 1980. Cécile Defforey, sa fille, en a hérité. Dans son « circuit patrimonial », la ville de Cajarc la nomme curieusement « Maison Quoirez, maison natale de Françoise Sagan», alors qu'il eut été plus logique de la surnommer « Maison Laubard ».

Maison natale de Françoise Sagan, à Cajarc – Droits réservés – Google Street View

Maison natale de Françoise Sagan, à Cajarc – Droits réservés – Patrick Morel

Au tour, maintenant des QUOIREZ. Le père de Françoise Sagan est Pierre Quoirez.

Le pays de la famille Quoirez est le pays minier, à cheval sur les départements du Nord et du Pas-de-Calais, un pays de terrils qui va de Valenciennes à Béthune en passant par Bruay, Henin-Beaumont, Noeux-les-Mines, Raismes, …

L'arrière-arrière-grand-père de Pierre Quoirez se nomme Augustin Joseph QUAREZ. Il est né en 1775 à Anzin, dans le Nord. Mineur de son métier, il est décédé le 23 juillet 1814, à Valenciennes, à l'âge de 39 ans (13). Veuf d'un premier mariage, il s'est remarié et a eu un fils Célestin Joseph. Sur l'acte de naissance de ce fils, l'officier d'état-civil a noté que « *le père ne sait pas signer* ». Lors du décès d'Augustin Joseph, il est noté qu'il est domicilié à Valenciennes, à l'Ecorchoir, hors la Porte de Lille.

Célestin Joseph est donc l'arrière-grand-père. Il est né le 21 mai 1814, à Valenciennes (14), deux mois avant le décès de son père. Il porte encore le nom de Quarez, lequel

deviendra Quoirés, mineur, lors de son mariage, le 27 novembre 1838, avec Catherine Joseph CARREZ (15). Il deviendra Quoirez lors de la naissance de son fils Théophile. En 1845, il n'est toujours que mineur, ouvrier à la mine. Mais lors de son décès, le 8 juin 1877, à Noeux-les-Mines (Pas-de-Calais), il sera qualifié de maître-soudeur. Son nom redeviendra celui de Quarez et c'est sous ce nom que ses deux fils signeront l'acte de décès.(16)

Son fils, Théophile Quoirez, est né le 6 août 1845 à Raismes (Nord) (17) et est décédé le 12 décembre 1898 à Bully-les-Mines (Pas-de-Calais) (18). Il est le grand-père de Pierre Quoirez. Il épouse Dolomie MIA le 24 février 1868, dont il a un fils, Nestor. Employé des Mines, il devient sous-directeur des mines de Bully, avec le titre d'ingénieur, et reçoit le 16 juillet 1886, la médaille d'honneur pour 30 années de services à la Compagnie des Mines de Béthune, à Mazingarde. Outre Nestor, le couple aura deux autres garçons ; Théophile vers 1868 et Jules, le 14 avril 1872, lequel décédera le 14 février 1915, à Meschede, en Allemagne, Mort pour la France.

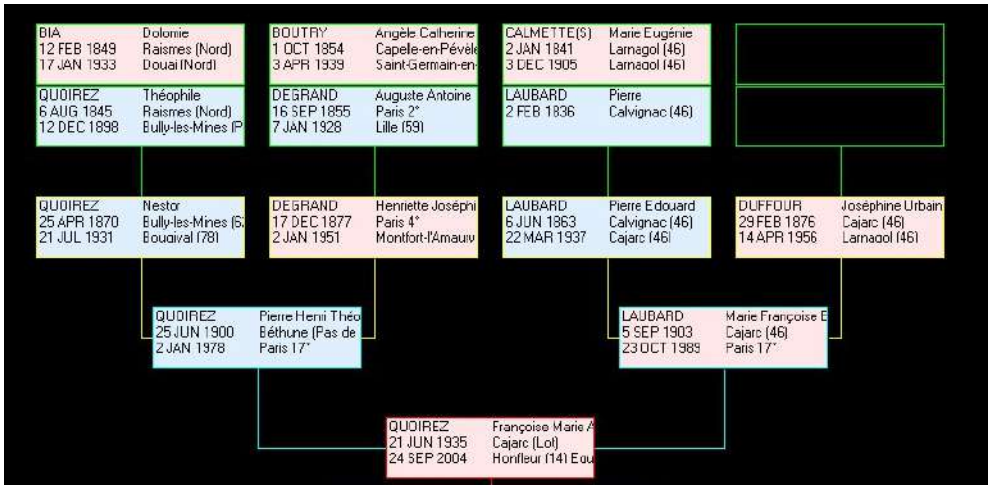
Nestor, le père de Pierre Quoirez est né le 25 avril 1870 à Bully-les-Mines (19). Il se mariera le 18 juin 1898 avec Henriette Joséphine DEGRAND, issue d'une famille d'horlogers parisiens, dont il aura quatre enfants, Hélène Hermance Henriette en 1899 (20), Pierre Henri Théophile en 1900 (le père de Françoise Sagan), né à Béthune (21), Madeleine en 1905 (22) et Hélène Blanche en 1916 (23)(24)(24bis). Avec la promotion 1891, il sortira ingénieur de l'Institut Industriel du Nord (IDN) à Lille. Il décédera le 31 juillet 1931 à Bougival (Yvelines). Les déménagements sont nombreux au cours de sa vie puisqu'on le retrouve, au gré des recensements, à Bruay (Nord) en 1894, à Mazingarde (Pas-de-Calais) en 1895, à Béthune (Nord) en 1900, à Douai (Nord) en 1903, à Raismes (Nord) en 1906, à Nogent-sur-Marne en 1916 , 7 rue de la Gare, à Saint-Germain-en-Laye en 1921, rue de Poissy.

Ce sont donc Marie Françoise Eugénie Laubard, née en 1903, et Pierre Henri Théophile Quoirez, né en 1900, qui se marieront le 3 avril 1923 (25) et auront quatre enfants, tous nés dans la maison maternelle de Cajarc, ainsi que le « *demandait* » leur grand-mère Madeleine :

- Suzanne Henriette Madeleine, l'aînée, le 6 janvier 1924, (26)
- Maurice, le 20 mars 1926, qui décédera cinq mois plus tard, le 31 août 1926, (27)
- Jacques Maurice Pierre, le 20 août 1927, (28)
- et Françoise Marie Anne, le 21 juin 1935, la future Françoise Sagan. (29)

A l'issue du tour d'horizon de ces deux familles, il nous est possible de mettre en évidence quelques points communs dans leurs trajectoires respectives. De la fin du XVIII° siècle au début du XX° siècle, la progression sociale a été spectaculaire pour les Laubard et pour les Quoirez. Les uns étaient des cultivateurs, les autres des mineurs, et cependant les derniers-nés se retrouvent cote-à-cote en tant qu'ingénieurs et chefs d'entreprises, de plain-pied avec une bourgeoisie industrielle. Outre « l'ascenseur social » propre à cette période de notre histoire industrielle, il faut y ajouter l'effet des unions conclues d'un coté avec une fille de notaire, et de l'autre coté avec une fille d'horlogers. Nous noterons également que les deux familles ont

donné leur part à la défense de la France puisque chacune a eu, malheureusement, son Mort pour la France. Enfin, nous verrons que l'accord semble s'être fait entre les deux familles pour que l'éducation des enfants soit confiée à des établissements privés, voire confessionnels (catholiques).



Arbre généalogique ascendant de Françoise Sagan

- 1- 1852 – Acte de décès Pierre Laubard – AD46 – 4 E 822 0337
- 2- 1836 – Acte de naissance Pierre Laubard – AD46 – 4 E 821
- 3- 1863 – Acte de naissance Pierre Edouard Laubard – AD46 – 4E 822
- 4- 1876 – Acte de naissance Joséphine Urbainie Magdeleine Duffour – AD46 – 4 E 808
- 5- 1895 – Acte de mariage Pierre Edouard Laubard-Joséphine Urbainie Duffour – AD46 – 4 E 810
- 6- 1911 – Recensement Cajarc – AD46 – 6 M 224 0194
- 7- 1921 – Recensement Cajarc – AD46 – 6 M 251 0026
- 8- 1926 – Recensement Cajarc – AD46 – 6 M 278
- 9- 1917 – Notice Mort pour la France Maurice Elie Léopold Laubard- Memoire des Hommes
- 10- 1899 – Acte de naissance Paul Pierre François Léopold Laubard – AD46 – 4 E 810
- 11- 1903 – Acte de naissance Marie Françoise Eugénie Laubard – AD46 – 4E 3519
- 12- 1906 – Acte de naissance Pierre Edouard Urbain Laubard – AD46 – 4 E 3519
- 13- 1814 – Acte de décès Augustin Joseph Quarez – AD59 – 5 Mi 055 R 045
- 14- 1814 – Acte de naissance Célestin Joseph Quarez – AD59 – 5 Mi 055 R 045
- 15- 1838 -Acte de mariage Célestin Joseph Quoirès-Catherine Joseph Carrez – AD59–5 MiR 582
- 16- 1877 – Acte de décès Célestin Joseph Quarez – AD62 – 5 MiR 617-5
- 17- 1845 – Acte de naissance Théophile Quoirez- AD59 – 5 Mi 053 R 045
- 18- 1898 – Acte de décès Théophile Quoirez – AD62 – 3 E 186
- 19- 1870 – Acte de naissance Nestor Quoirez – AD62 – 5 MiR 186

- 20- 1899 – Acte de naissance Hélène Hermance Henriette Quoirez – AD62 – 3 E 119-128
- 21- 1900 – Acte de naissance Pierre Henri Théophile Quoirez – AD62
- 22- 1905 – Acte de naissance Madeleine Quoirez – AD59 – 1 Mi EC 491R 003
- 23- 1916 – Acte de naissance Hélène Blanche Quoirez – AD75 12N 276
- 24- 1944 – Acte de décès d'Hélène Blanche Quoirez – AD75 – 16D 172
- 24bis- 1944 – Inhumation Hélène Blanche Quoirez – 12 décembre 1944
- 25- 1923 – Acte de mariage Marie Françoise Laubard-Pierre Henri Théophile Quoirez – Etat-civil de la ville de Cajarc
- 26- 1924 – Acte de naissance Suzanne Henriette Madeleine Quoirez – Etat-civil de la ville de Cajarc
- 27- 1926 – Acte de naissance Maurice Quoirez, avec mention en marges du décès – Etat-civil de la ville de Cajarc
- 28- 1927 – Acte de naissance Jacques Maurice Pierre – Etat-civil de la ville de Cajarc
- 29- 1935 – Extrait d'acte de naissance Françoise Marie Anne Quoirez – Etat civil de la ville de Cajarc

Second chapitre: Françoise Sagan et la carrière de son père, Pierre Quoirez

Il est important de consacrer un chapitre complet à l'examen de la carrière militaire, puis professionnelle, de Pierre Quoirez, car elle rejaillit de façon significative sur la vie de cet homme et sur son engagement dans l'activité économique de Saint-Marcellin et, plus généralement, du Sud-Grésivaudan.

Pierre Quoirez est né à Béthune, dans le Pas-de-Calais, le 25 juin 1900. Ses études le conduisent au Collège Stanislas à Paris, puis à l'Institut Industriel du Nord (IDN), à Lille, d'où il sort ingénieur en électromécanique, promotion 1921 (1). Son père, Nestor Quoirez, était déjà sorti de cette grande école avec le titre d'ingénieur lors de la promotion 1891. Pour la curiosité, signalons que Paul LAUBARD est également sorti de cette école dans la promotion suivante, celle de 1922. Or, Paul Laubard est le frère de Marie LAUBARD qui deviendra l'épouse de Pierre Quoirez le 3 avril 1923. L'histoire raconte que les futurs époux se sont rencontrés lors d'un mariage d'amis en région parisienne. Peut-on supposer que Paul Laubard fut pour quelque chose dans cette rencontre ?

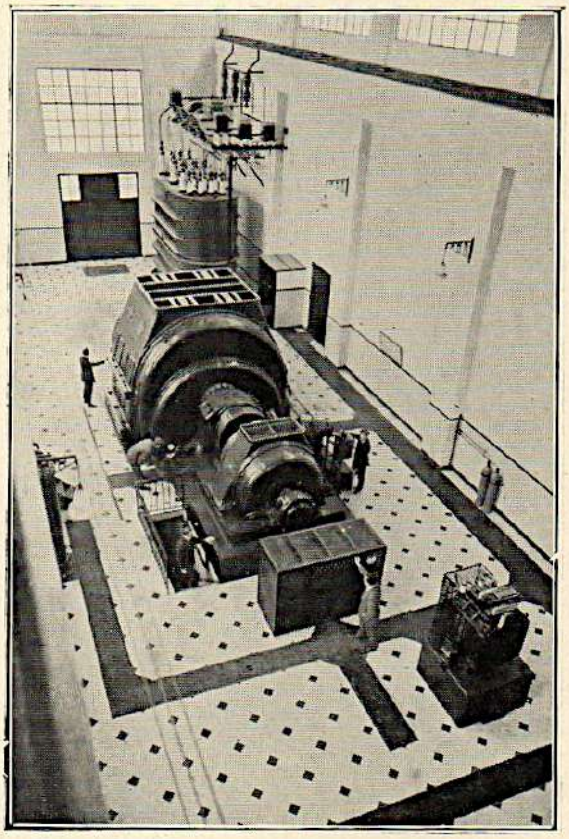
Afin de dire l'essentiel à propos de ce beau-frère, Paul Laubard, signalons qu'après son diplôme, il a travaillé sept ans chez Citroën en tant qu'ingénieur. En 1934, il crée sa propre entreprise, les Messageries Routières Paris-Lille, ce qui l'amène à devenir

vice-président de la Fédération des Transports Routiers en 1947, puis vice-président de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris en 1966, et enfin président de cette dernière en janvier 1971.(2)

Concernant la carrière militaire de Pierre Quoirez (3), celui-ci bénéficia d'un sursis d'incorporation, en tant qu'étudiant, jusqu'au 1er octobre 1920. Engagé volontaire pour quatre ans, Pierre Quoirez est immédiatement incorporé successivement au 56° RAC (régiment d'artillerie de campagne), puis au 22° régiment d'artillerie le 15 juin 1921.

- Il est nommé brigadier le 1er août 1921 et intègre, le 10 octobre 1921, l'école militaire d'artillerie de Fontainebleau en tant qu'élève officier de réserve (4). Nommé aspirant, il est affecté au 16° régiment d'artillerie d'Issoire.
- En septembre 1922, il est nommé au grade de sous-lieutenant de réserve d'artillerie, pour prendre rang le 8 avril 1922.(5)
- Par décision ministérielle du 16 décembre 1923, ayant terminé son service actif, il est maintenu dans son affectation au 10° régiment d'artillerie (6). Affecté ensuite au 16° régiment d'artillerie d'Issoire, il est ré-incorporé au 10° d'artillerie de Clermont-Ferrand, le 12 février 1924 (7).
- Le 17 mars 1925, il est affecté à l'artillerie de la 5° division de cavalerie. Par décision ministérielle du 21 avril 1926, il y est promu au garde de lieutenant, pour prendre rang au 21 mars 1925 (8).
- Pierre Quoirez effectue une période d'exercice de 28 jours, du 6 au 30 septembre 1927.
- Le 1er mars 1928, il est affecté au centre de mobilisation N° 71, puis muté au centre de mobilisation N° 41, le 5 mai 1929.
- Il est libéré du service actif le 28 avril 1923 et se retire 53 rue de Poissy à Saint-Germain-en-Laye.
- Le 31 juillet 1930, il est affecté au centre de mobilisation d'artillerie N° 421, puis le 15 mars 1933 au centre de mobilisation d'artillerie N° 414.
- Il effectue une période d'exercice du 7 au 16 juin 1937, puis une autre du 30 septembre au 3 octobre 1938, à l'issue de laquelle il est maintenu au corps jusqu'au 6 octobre 1938, avant d'être renvoyé dans ses foyers. Sa vie militaire ne s'interrompt cependant pas à cette date.

Sa carrière professionnelle a déjà débuté en 1924, puisque nous trouvons dans « *La technique moderne* » un article daté du 15 novembre 1924, dans lequel Pierre Quoirez, ingénieur aux Ateliers de Delle, *signale un nouveau système pour l'isolement automatique des défauts sur les lignes de traction* (9). Notons qu'un personnage que nous aurons l'occasion de revoir souvent et dont nous reparlerons, Henri de RAEMY, sera administrateur des Ateliers de Constructions Electriques de Delle en 1927. Ces Ateliers font partie du consortium d'entreprises dont la Compagnie Générale d'Electricité a pris le contrôle en 1912.



Station d'essais à grande puissance
des ATELIERS DE CONSTRUCTIONS ÉLECTRIQUES DE DELLE.
Hall des machines.

1929

Le 25 mai 1929, une délégation d'une centaine d'ingénieurs des Ecoles Centrales de Lyon est reçue aux Ateliers de Constructions Electriques de Delle, à Lyon. Les visiteurs sont accueillis par six ingénieurs et directeurs de service dont Mr Quoirez, chef des services de publicité. A l'issue de la rencontre, le directeur technique, Mr ROTH, prend la parole au nom de Mr Raemy, administrateur, et fait *l'éloge « des ingénieurs qu'il désire de plus en plus nombreux à devenir des collaborateurs et des clients des Ateliers de Constructions Electriques de Delle »*.(10) De 1930 à 1940, il est certain que Pierre Quoirez a des responsabilités au sein de la Compagnie Générale d'Electricité dans laquelle il est intégré, mais il n'a pas été possible de les déterminer.

Début 1940, intervient un nouvel épisode militaire dans la vie de Pierre Quoirez. Sa fiche matricule précise qu'en date du 18 janvier 1940, il est affecté spécialement (AS) auprès de la CGE (Compagnie Générale d'Electricité). Selon certains biographes (Gohier et Marvier, Delassein), il est appelé sur le front de la Ligne Maginot pour une période de dix mois. Cela n'est pas mentionné sur sa fiche matricule. Quoi qu'il en soit, il est manifestement difficile qu'il ait pu faire dix mois de service actif à dater de janvier. En effet, en juin 1940, la France « perd une bataille », la bataille de France, entre le 10 mai et le 22 juin 1940. A la suite de l'effondrement de notre armée, entre le 11 et le 22 juin, marqué par la mort de 90 % des effectifs français engagés sur le front afin de résister à l'invasion allemande (soit de 60 000 à 90 000 hommes), auxquels s'ajoutent quelques 21 000 victimes civiles, le maréchal Pétain exige de

cesser le combat le 17 juin 1940. L'ennemi allemand contraint notre pays, lors de l'armistice signé le 22 juin, à démobiliser et désarmer son armée. Pendant que se développe ce que l'on a nommé l'exode, les troupes allemandes capturent 1 850 000 militaires français qu'elles font prisonniers, d'abord internés dans les *Frontstalag* situés sur le territoire français, puis transférés dans des camps allemands. Parmi eux, il y a environ 30 000 officiers. Environ 70 000 prisonniers parviendront à s'échapper dès les premiers jours (11 – Archives de l'Etablissement de Communication et de Production de la Défense – ECPAD). Pierre Quoirez n'ayant pas été fait prisonnier en juin 1940, il a donc été inévitablement démobilisé. Et c'est en juin-juillet 1940 qu'une nouvelle période professionnelle s'ouvre pour lui.

A sa démobilisation, au début du second semestre 1940, Henri de Raemy, administrateur et directeur général adjoint de la CGE, le nomme directeur des établissements de la Fabrique d'Appareillages Electriques (FAE, Groupe CGE) de Pont-en-Royans et de Saint-Marcellin. Nous ne savons pas exactement quand Pierre Quoirez a pris ses fonctions en Dauphiné, les biographes parlent de juillet ou d'octobre 1940. Les vacances scolaires débutant au 15 juillet pour s'achever au 1er septembre, c'est probablement dans cette période qu'il faut placer l'arrivée de la famille Quoirez à Saint-Marcellin et Lyon. Des écrits signés de sa plume de directeur sont datés du 21 avril 1941 et sont relatifs à un Centre d'Apprentissage dont nous reparlerons. Cette date est importante car elle pose un point de départ certain à la présence à Saint-Marcellin de Pierre Quoirez et de sa famille.

Carte Postale Ancienne-Les usines de la FAE à Saint-Marcellin

Largement huit ou neuf ans plus tard, Pierre Quoirez est toujours directeur de la FAE. Louis Bouteille raconte comment il a été embauché comme ingénieur dans l'établissement de Saint-Marcellin, en septembre 1948, après des entretiens avec Paul Sandell, chef du bureau d'études, et Pierre Quoirez, directeur (12).

Le « Dauphiné Libéré » daté du 27 avril 1949 publie le compte-rendu d'un déplacement effectué par le Préfet de l'Isère, sous le titre « Après s'être entretenu avec les maires du canton, le Préfet visite les usines de Saint-Marcellin ». La journée débute par une réception et des discours en mairie de Saint-Marcellin, à laquelle participent, outre le Préfet Roger RICARD, Mr Joseph RUBICHON, chargé de mission en préfecture, Mr Ferdinand DIDIER (DIT PONTAIS), conseiller général, le maire de Saint-Marcellin, Ferdinand BRUN et son conseil municipal, les maires du canton et de nombreuse personnalités de la ville. La délégation se rend ensuite au monument aux morts puis à la stèle en hommage à Victor Carrier afin d'y déposer des gerbes. Sont alors visités les Ets BOUYOUD, » aux rouelles dauphinoises », puis, après le repas, la FAE de la CGE, sous la conduite éclairée de Mr Quoirez, enfin les Ets MOREL à La Sône. Le retour se fait après un détour à Chatte.

Les Anciens d'Arnould (successeur de la FAE) possèdent une photographie de la visite des ateliers, la propre fille de Ferdinand Brun nous communique également une série de photos illustrant cette visite conduite par Pierre Quoirez. Enfin, Patrick Morel nous confie quelques photos de l'étape à La Sône (13).

Avril 1949-Visite de la FAE de Saint-Marcellin-Photo Faurie-Droits réservés-AAA

Avril 1949-Visite de la FAE de Saint-Marcellin-De G à D, au 1er plan: Ferdinand Brun, Maire de Saint-Marcellin, Mr Joseph Rubichon, Mr le Préfet Roger Ricard, Pierre Quoirez-Photo Faurie-Droits réservés Liliane Brun-Austruy

Cécile DEFFOREY, fille de Suzanne Quoirez, nous dit se souvenir de rencontres avec Françoise Sagan, à Saint-Marcellin, en 1949.

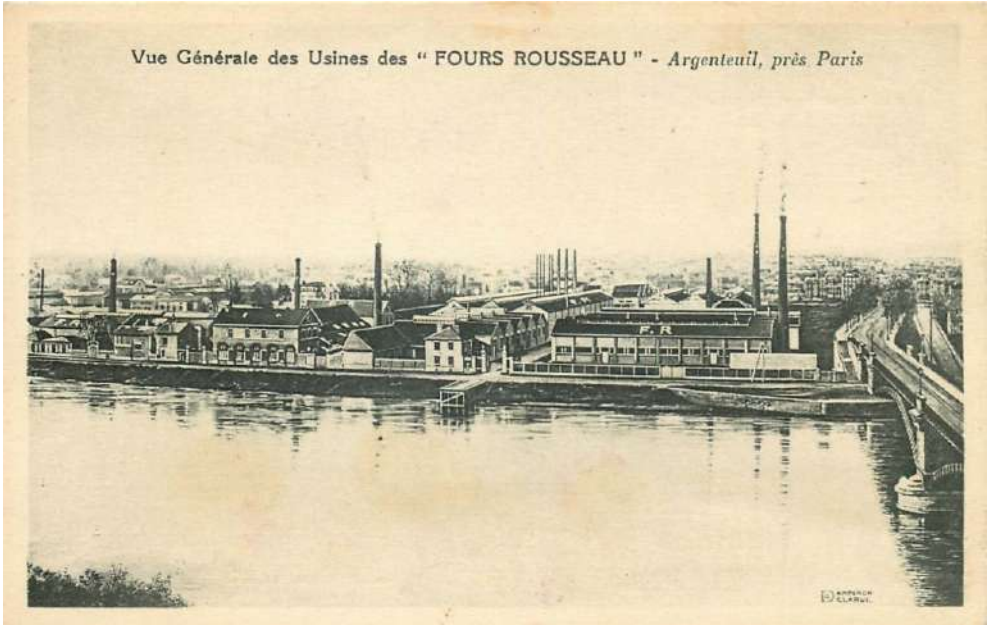
Quand Pierre Quoirez quitte-t-il la FAE ? Nous n'avons aucune indication précise mais il signe, le 17 avril 1950, une lettre de félicitations concernant l'élève Michel LAURENT, au second semestre de la deuxième année d'Ecole d'Apprentissage (13bis). Enfin, dans sa biographie « *Sagan, un chagrin immobile* », Pascal Louvrier raconte qu'en octobre 1951, Françoise Sagan et son amie Véronique Campion allaient se promener le dimanche, du côté d'Argenteuil, non loin de l'usine de Pierre Quoirez.

Ultérieurement, Paris-Presse-L'Intransigeant, dans son numéro du 28 mars 1958, publie un article de François Brigneau et de Victor Franco concernant Pierre Quoirez, avec ces mots : *« Pierre Quoirez est originaire du Nord. Il dirige à Argenteuil une usine de meules où 800 ouvriers sont employés ».* Recherches faites, cette usine est l'usine des « Fours Rousseau et des meules REX », usine installée depuis le dernier tiers du XIX° siècle et faisant partie du consortium initial de la CGE. Denis Westhoff nous confirme que son grand-père dirigeait une usine fabricant du Carborundum, un abrasif artificiel constitué de carbure de silicium, un produit possiblement fabriqué par les « Meules Rex ».

Jean-Pierre HOSS, dans un ouvrage intitulé « Communes en banlieue : Argenteuil et Bezons » et publié en 1969, cite les usines des Meules Rex, des Fours Rousseau, de la SECPIA, etc … comme ayant participé à la croissance de la population de ces deux villes.

Les établissements « Fours Rousseau » et « Meules Rex » n'ont fait qu'un qu'à partir de 1925. Cette usine, ainsi qu'un patrimoine privé, ont subi des dommages, sinistrés

et spoliés, lors de la guerre de 1939-1945 (14-15). Actuellement, elle n'existe plus et sa cheminée, visible sur une photographie de 2016, a été abattue en 2018. Les recherches sont à poursuivre afin de confirmer que Pierre Quoirez s'y est retrouvé directeur après son départ de Saint-Marcellin, avec mission de sauvegarder l'usine ou … de la fermer. Ni la ville d'Argenteuil, ni l'association patrimoniale locale (SHAAP), ni la Chambre de Commerce et d'Industrie, ne disposent d'archives à caractère industriel.(16-17)



2016-Cheminée de l'usine des Fours Rousseau-Droits réservés-Collection SHAAP

Nous reviendrons ultérieurement sur différents aspects du rôle de chef d'entreprise de Pierre Quoirez, notamment pendant la période de la présence allemande dans notre région, ainsi qu'à propos d'un projet de voiture électrique.

Il est désormais temps de parler d'Henri de RAEMY, dont on a vu qu'il a accompagné la carrière de Pierre Quoirez. Il fut en effet son mentor, le protecteur de sa carrière et également son ami. Henri Léon Marie de Raemy est suisse d'origine, et il a acquis la nationalité française. Il est né le 10 juillet 1889 à Fribourg, il avait donc onze ans de plus que Pierre Quoirez. Il a été diplômé (1907-1911) ingénieur électricien par l'Ecole Polytechnique Fédérale de Zurich (EPFZ), en allemand : Eidgenössische Technische Hochschule *Zürich* (ETHZ). A Fribourg, il épouse les 27 et 29 janvier 1923, Yvonne Marie Pauline de CHOLLET, née à Charnoz (Ain) le 6 septembre 1899 (18). De cette union naquirent Jean Jacques Marie Joseph le 10 janvier 1924, Marguerite Marie Clothilde le 6 novembre 1926 et Bruno Pierre Marie Laurent. Henri de Raemy est fait officier de la Légion d'Honneur le 2 août 1949, à peine un mois avant sa « *tragique disparition* » le 6 septembre 1949 à Ambronay (Ain). Son épouse décédera le 16 août 1989 à Lagnieu (Ain).

Henri de Raemy a été :

- Administrateur des Ateliers de Constructions Electriques de Delle, en 1927,
- Directeur Général Adjoint de la CGE en 1932 (consortium créé en 1898),
- Directeur Général branches et filiales de fabrication de la CGE en 1935,
- Administrateur de 1936 à 1948 d'Electro-Cable, (18bis)
- Administrateur de la Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité en 1945,
- Administrateur de la Société Minière et d'Extraction de Pennaroya entre 1940 et 1948,
- Administrateur de Minerais et Métaux de 1945 à 1948,
- Administrateur de la CGE de 1945 à 1948,
- Directeur Général de la CGE en 1945,
- Administrateur de la Compagnie Générale de Télégraphie sans Fil en 1948,
- Président de la Société des Accumulateurs Fixes et de Traction en 1948,
- Directeur Général de la CGE en 1949. (19)

Nous aurons encore l'occasion de parler d'Henri de Raemy, à l'occasion d'aspects plus personnels de l'amitié qui le liait à Pierre Quoirez.

1939-Françoise Sagan-Collection privée-Droits réservés

- 1- https://fr.wikipedia.org/wiki/Institut_industriel_du_Nord
- 2- Paul Laubard à la présidence de la CCI de Paris- Le Monde- 16 janvier 1971
- 3- Fiche matricule de Pierre Quoirez – AD59 – Vol 1 – 1 R 3531
- 4- JORF du 30 septembre 1921
- 5- JORF du 4 avril 1922
- 6- JORF du 20 décembre 1923
- 7- JORF du 17 février 1924
- 8- JORF du 29 avril 1926
- 9- Revue Générale des Chemins de Fer – Edition 1925-4
- 10- Bulletin de l'Association des Centrales de Lyon N° 249, juillet-août 1929, pages 31-32
- 11- http://archives.ecpad.fr/wp-content/uploads/2010/06/bataille.pdf
- 12- CGE FAE.AM FAE.ARNOULD NORMABARRE SAPAREL LEGRAND.ISERE, ouvrage réalisé par l'Amicale des Anciens d'Arnould (AAA) – 2013
- 13- Dauphiné Libéré du 27 avril 1949
- 13bis – Lettre de Pierre Quoirez au père de l'élève Michel Laurent, en date du 17 avril 1950
- 14- https://archives.valdoise.fr/archive/resultats/RechercheSimple/lineaire/FRAD095_00024?RECH_S=fours+rousseau&type=RechercheSimple
- 15- https://francearchives.fr/facomponent/02e461560875a1f367bb1652fb48eeca5d3e5e49
- 16- archives@ville-argenteuil.fr
- 17- SHAAP – Société Historique et Archéologique d'Argenteuil et du Parisis
- 18- http://www.diesbach.com/sghcf/d/deraemy.html
- 18bis – La Gazette de la Capitale – 1er décembre 1936 – CR de l'AG d'Electro-Cable
- 19- https://dfih.fr/persons/106926

Troisième chapitre: Françoise Sagan et sa scolarité

Pierre Quoirez et sa famille sont arrivés à Saint-Marcellin au début du second semestre 1940 (cf précédemment). Rapidement, le chef de famille a trouvé à louer une vaste villa, la Fusilière, située en pied de coteau à quelques centaines de mètres du centre ville. Nous reparlerons de La Fusilière.

Cependant, dès la rentrée de septembre, Pierre Quoirez a logé sa famille dans un vaste appartement du Cours Morand, à Lyon où ont été scolarisés les enfants. Le cours Morand a été rebaptisé cours Franklin Roosevelt voici près de soixante-dix ans. La maison de La Fusilière avait, pour sa part, vocation d'offrir un toit quotidien à Pierre Quoirez après ses journées de directeur des usines de la FAE et d'accueillir la famille pendant les fins de semaine et les vacances.

Carte Postale Ancienne – Cours Morand à Lyon

Aborder la question de la scolarité de Françoise Sagan, c'est se lancer dans une aventure. Les sources ne sont pas très nombreuses. Les biographes qui s'y sont risqués (Lamy, Delassein, Louvrier) ne racontent pas deux parcours qui soient identiques. Les différentes écoles et institutions que cette élève a fréquentées ne se présentent jamais dans un même ordre, leur chronologie diffère et la correspondance entre âge de Françoise et année scolaire est souvent sujette à caution. Françoise Sagan elle-même ajoute à la confusion dans certaines de ses déclarations. Ainsi lorsqu'elle raconte à son interviewer, dans « Je ne renie rien », qu'elle est entrée à

l'Ecole Louise-de-Bettignies, à Paris, en 8° ou en 9°, cela est parfaitement improbable !

Partant du principe que l'entrée en 9ème (ce qui correspond au Cours Préparatoire) se fait généralement vers l'âge de 7 ans et que l'entrée en 8ème (Cours Moyen 1ère année) se fait vers l'âge de 8 ans, cela nous amène à la voir entrer dans cette école entre 1942 et 1944, années pendant lesquelles Françoise Sagan vivait entre Lyon et Saint-Marcellin, guerre de 1939-1945 oblige.

1940 – Françoise Sagan – Collection privée – Tous droits réservés

D'autres obstacles rendent les recherches particulièrement difficiles. Les écoles et institutions privées dont nous allons dresser un inventaire et dans lesquelles Françoise Sagan a été scolarisée n'ont pas d'archives vieilles de près de 75 ans. Les associations d'anciennes élèves sont trop récentes pour traiter de cette période. Par ailleurs, Françoise Sagan a eu une scolarité un peu agitée ce qui a contraint sa famille à la changer assez fréquemment d'établissement. Les structures qui ont exclu Françoise Sagan en cours de scolarité ne s'en vantent pas aujourd'hui ! Et, dernier contretemps, ces écoles souvent religieuses n'ont pas le réflexe d'utiliser les noms de leurs

anciennes élèves pour favoriser leur promotion, surtout si celles-ci sont affublées d'une réputation sulfureuse !

Entre octobre 1940 et l'été 1945, Françoise Sagan a été scolarisée en école élémentaire privée, l'école Saint-Nizier – Tour Pitrat, une école appartenant aux Lazaristes et située au cœur de la Presqu'île lyonnaise. Elle en garde un souvenir « *délicieux* » : « *il y avait tout le temps des alertes, alors on nous ramenait tout le temps chez nous. On travaillait peu. On chantait comme tout le monde « Maréchal, nous voilà, devant toi le sauveur de la France…* ». *Il n'y avait pas moyen d'y couper. On nous distribuait des biscuits vitaminés et des petits chocolats roses.* » (1). « Maréchal, nous voilà », était l'hymne pétainiste coexistant avec la « *Marseillaise* » dans la zone sud dès 1941..

A dater de l'automne 1945, Françoise Sagan et sa famille rejoignent leur appartement parisien du 167 boulevard Malesherbes, dans le 17ème arrondissement. Seul, Pierre Quoirez reste à Saint-Marcellin. C'est l'occasion pour Françoise de faire son entrée en classe de sixième au sein du Cours Louise-de-Bettignies, une école tenue par des religieuses ursulines située dans le même arrondissement, à moins de deux cents mètres de chez elle , « *l'école en face* », comme elle dit (2). Elle restera dans cette école jusqu'au printemps 1949, quelques trois mois avant la fin de l'année scolaire. Elle est alors exclue de l'école ! Laissons-là raconter elle-même les causes de cette exclusion. « *J'avais pendu un buste de Molière par le cou avec une ficelle à une porte parce que nous avions eu un cours particulièrement ennuyeux sur lui* ». (3)

1941 – Françoise Sagan et son frère Jacques -Collection privée – Tous droits réservés

Cette exclusion met fin à la seconde période de la scolarité de Françoise Sagan et ouvre une phase moins calme. Pendant les trois derniers mois de l'année scolaire 1948-1949, classe de troisième, Françoise, âgée de quatorze ans, n'informe pas ses parents de cette exclusion, ayant réussi à subtiliser l'avis de renvoi. Levée à l'heure le

matin, équipée de son cartable, elle part à la découverte de Paris à pied ou en autobus. Bien évidemment, à la rentrée de septembre 1949, la vérité est apparue.

Les écoles se succèdent. Geneviève Moll (4) parle du Cours des Champs-Elysées : elle est la seule et ce Cours n'a laissé aucune trace ! En septembre 1949, Pierre Quoirez réussit à placer sa fille au « Couvent des Oiseaux » d'où elle ne tarde pas à être invitée à partir « *en raison d'un manque de haute spiritualité* » caractérisé notamment par la déclamation de textes de Jacques Prévert « *Notre père qui êtes aux cieux, restez-y et nous, nous resterons sur la terre qui est si jolie* »(5). Ce fut ensuite un retour en Dauphiné, Pierre Quoirez souhaitant probablement reprendre quelque peu la main sur l'éducation de sa fille. Pendant trois mois, c'est le « Sacré-Coeur de Bois-Fleury », à La Tronche qui héberge Françoise. Cette école existe toujours sous le nom de l'Ecole Philippine Duchesne et se trouve désormais à Corenc. Notre étudiante y laisse une très mauvaise impression ! Enfin, « La Clarté », une école privée catholique de Villard-de-Lans reçoit Françoise Sagan pendant les trois derniers mois de l'année scolaire, présence attestée par les documents produits lors d'une exposition relative à l'histoire du climatisme sur le Plateau du Vercors (5bis). La discipline y est moins sévère et Françoise y laisse un bon souvenir, même si ses résultats sont jugés « passables, faibles et fantaisistes » (carnet de notes du second trimestre). Pendant ces six derniers mois de vie scolaire, à La Tronche comme à Villard-de-Lans, Pierre Quoirez prend en charge sa fille pendant toutes les fins de semaine et les petites vacances. Il l'accompagne à Grenoble afin qu'elle puisse faire des achats de librairie. Quant au dernier trimestre de l'année scolaire, Pierre Quoirez propose qu'il se passe à La Fusilière, là « *où elle est assez grande pour travailler par elle-même et où sa femme sera beaucoup moins seule, dans cette grande maison de campagne où elle s'ennuierait beaucoup sans sa fille* » (5ter).

1941 – Françoise Sagan et sa sœur Suzanne – Collection privée -Tous droits réservés – Photo prise à Saint-Marcellin

La légende de Françoise Sagan veut qu'elle ait été une élève très indisciplinée, présentée comme hostile à l'obéissance, peu respectueuse de l'ordre établi dans les différents établissements scolaires fréquentés et, parfois, mauvaise élève. A part, peut-être, l'année 1949-1950, l'année de ses quinze ans, que nous venons de décrire, ce tableau ne correspond guère à la réalité. Et les frasques qui lui sont reprochées ne sont que des réactions de vive adolescente, éprise de liberté de geste, de parole et de pensée.

A la rentrée de septembre 1950, Françoise Sagan entre au Cours Hattemer, à Paris. Elle y suivra les classes de première et de terminale, sans que ses résultats soient exceptionnels, sauf en français : elle aime écrire et disserter, y compris, parfois, en lieu et place de ses camarades ! Elle échoue à son premier baccalauréat en juin 1951 et le réussit en octobre grâce à des cours spéciaux, un bachotage délivré par le Cours Maintenon. La même chose se reproduit en 1952 pour son second baccalauréat. Cela lui permet de s'inscrire en propédeutique, classe préparatoire aux études littéraires, en Sorbonne en octobre 1952. Françoise Sagan n'a pas dix-sept ans et demi ! Elle n'a pas à avoir honte de son parcours scolaire, même si ses études n'iront guère plus loin.

Notons que le Cours Hattemer est la seule structure citant Françoise Sagan parmi ses anciennes élèves (6).

- 1- Je ne renie rien – Françoise Sagan – 2014
- 2- Je ne renie rien – op. déjà cité
- 3- Je ne renie rien – op. déjà cité
- 4- Françoise Sagan racontée par Geneviève Moll – 2010
- 5- Je ne renie rien – op. déjà cité
- 5bis- Dauphiné Libéré – 19/03/2015 – Rubrique Villard-de-Lans
- 5ter – Lettre de Pierre Quoirez, en date du 2 avril 1950, copie transmise par Maison du Patrimoine, Villard-de-Lans et par Monsieur Malbos, le fils des directeurs de La Clarté
- 6- https://hattemer-academy.com/notre-ecole/anciens-eleves/

Quatrième chapitre: Françoise Sagan et La Fusilière

La Fusilière (La Fuzilière, La Fusillère, La Fusillière, …) est le nom de la grande maison louée par Pierre Quoirez lors de son séjour à Saint-Marcellin, entre 1940 et 1950 (et peut-être davantage).

C'est autour de cette maison que viennent se greffer la plupart des rêves et souvenirs d'enfance de Françoise Sagan. Et justement parce que ce sont des souvenirs d'enfant, ils sont souvent imprécis et déformés par une vision soit enjolivée, soit dramatisée. Il est bien regrettable que pratiquement aucun des nombreux biographes qui ont écrit sur la vie de Françoise Sagan ne soit venu à Saint-Marcellin afin d'examiner sérieusement les lieux et les faits.

1942 – Françoise Sagan – Collection privée -Tous droits réservés

« *Au cœur du Vercors*« , « *adossée au Vercors*« , est-il souvent dit à propos de cette maison. Rien n'est plus faux ! Saint-Marcellin se trouve au pied du Vercors, sur la rive droite de l'Isère qui la sépare du massif montagneux, à mi-chemin entre Grenoble et Valence. Saint-Marcellin n'est pas un « *village* » comme la qualifie certains biographes. C'est une petite ville d'environ 4 300 habitants en 1940. Ancienne sous-préfecture jusqu'en 1926, elle conserve sa poste, son hôpital, son tribunal (dont la dernière audience s'est tenue le 9 novembre 2009), ses établissements scolaires du secondaire, ses marchés et sa vie commerciale et industrielle intense… Quant à La Fusilière, elle est face au Vercors, Massif des Coulmes très exactement, et non adossée à celui-ci.

Il s'agit d'une grande et belle maison très horizontale, avec huit fenêtres de front, construite au XVIII° siècle sur deux niveaux principaux auxquels s'ajoutent des combles aménagés. Un immense parc magnifiquement arboré, dont des sequoias, lui offre un cadre naturel de haut niveau. Elle est accompagnée d'un autre corps de bâtiment, appelé « la ferme », parce que sa vocation était beaucoup plus rurale. Un beau pigeonnier et un mur équipé d'un portail séparent les deux bâtiments. Sur le mur, s'appuie une fontaine de style « Renaissance » dont il est dit qu'elle est « rapportée ».

La Fusilière en 2021 – Droits réservés : JB

La Fusilière en 2021, depuis le jardin – Droits réservés : JB

D'où vient le nom de Fusilière ? Tous les biographes, sans exception, et Françoise Sagan elle-même, racontent la même histoire. Lors de la guerre de 1870, des gens auraient été fusillés dans cette maison et des traces de balles seraient encore visibles sur les murs. Qui seraient ces gens ? Et qui a bien pu inventer cette histoire ? Aucun de ces commentaires ne relève de la vérité. Et l'histoire locale de Saint-Marcellin n'a aucun souvenir d'un pareil événement. Pour la simple et bonne raison que le nom de La Fusilière est bien antérieur à 1870 !

La première trace que l'on peut invoquer se trouve dans la cartographie. Les Cartes de Cassini, réalisées dans la seconde moitié du XVIII° siècle, ne mentionne pas le nom de Fusilière, alors que celui du Mollard l'est, ainsi que celui de l'ancienne communauté de Plan-les-Saint-Marcellin. Il faut se référer à la Carte de l'état-major, dont les relevés ont été effectués entre 1820 et 1866 pour trouver le nom de La Fusilière attribué à un lieu-dit (1).

Carte d'état-major – Source Géoportail

Le cadastre napoléonien, dont le relevé a été effectué en 1830 à Saint-Marcellin, cite également la Fusilière. La feuille de la section D, dite du Mollard, présente le quartier de La Fusilière, ainsi que le hameau de La Fusilière dont la silhouette architecturale est identique à celle du cadastre actuel (1bis). Cela prouve s'il en est besoin, que le nom et les bâtiments de La Fusilière sont bien antérieurs à 1870.

Cadastre napoléonien – Ville de Saint-Marcellin -Archives (détail feuille de recollement)

Cadastre napoléonien – Ville de Saint-Marcellin -Archives (détail feuille de la section D)

Cadastre actuel – [Plan du cadastre de la ville de Saint-Marcellin – France Cadastre]

L'histoire et la généalogie nous aident également, quand bien même les recherches s'avèrent difficiles. Jean Sorrel, historiographe de Saint-Marcellin, est bien le seul à avoir retrouvé et cité la famille à l'origine du nom de la Fusilière (2). Bernard Giroud (3) reprend cette information, ainsi que le Groupe R.E.M.P.A.R.T. dans une publication relative aux origines des noms des rues de Saint-Marcellin (4).

La Fusilière, immense domaine, appartient aux GROUSSIN depuis la première moité du XVIIe siècle. Le membre le plus connu en est Guilhaume Groussin (1613-1693), à la tête de quelques générations qui ont laissé une faible trace dans l'histoire de Saint-Marcellin.

Guilhaume Groussin nous vient de Chartres, fils de Jean Groussin et de Marie Legoux. C'est cependant à Saint-Marcellin que vient s'installer ce Guilhaume, en tant que Receveur des tailles, activité qu'il exercera entre 1638 et 1646 (4bis). Les tailles sont des impôts directs dont les bourgeois, les membres du clergé et ceux de la noblesse sont exemptés. Et c'est également à Saint-Marcellin qu'il trouve épouse en la personne de Jehanne PACHOT. Le mariage a lieu en octobre 1641 (5) et les enfants naissent au nombre de six ; Etienne en 1642, mais baptisé en février 1643 (6), Anthoine en 1645, dont le parrain est apothicaire (7), Guillaume en 1646, qui deviendra Garde du Corps et portera, dès 1676, le titre de « Groussin de la Fusilière » (8), Marguerite en 1647 (9), Jean-Baptiste en 1649 (10) et François en 1652, baptisé seulement en 1659 (11).

De ces six enfants, nous ne traiterons de l'avenir que d'un seul d'entre eux. Il s'agit d'Etienne, le fils aîné, qui deviendra avocat à la Cour et au bailliage de Saint-Marcellin et qui épousera Marie PAIN, laquelle lui donnera quatre enfants. L'aîné est Etienne, né en 1667, qui deviendra avocat au Parlement, héritera du titre de « Groussin de la Fusilière », ce qui est attesté en 1708. Le parcellaire de Plan-lès-Saint-Marcellin, rédigé entre 1718 et 1728, précise la teneur des propriétés de maître Etienne Groussin, avocat, « *maison, jardin, pré à la Fusilière, qui conjointe le chemin de Chatte à Saint-Vérand ou le ruisseau de Savourel*« . Plan-lès-Saint-Marcellin est une

communauté rattachée à Saint-Marcellin en 1790 (11bis). Etienne Groussin mourra en 1733 et sera inhumé dans l'église de Saint-Vérand (12). La seconde est Marianne, née en 1671, qui mourra en 1739 et sera inhumée dans la chapelle du Rosaire en l'église de Saint-Vérand (13). La troisième est Jeanne, née en 1673 et, elle aussi, inhumée dans l'église paroissiale en 1710, âgée tout juste de 37 ans (14). Enfin, le quatrième est Guillaume, né en 1676, qui deviendra prêtre et curé de Saint-Vérand et qui mourra en 1758 et sera inhumé dans le chœur de l'église de Saint-Vérand (15). Toutes les traces de ces sépultures ont été effacées en 1836-1837 lorsque l'actuelle église du village a été édifiée à la place de celle qui la précédait (15bis).

De cette fratrie, nous ne retiendrons, encore une fois, qu'un seul enfant : Etienne, l'aîné. Etienne épousera, le 11 octobre 1701, Jeanne REYNAUD, fille de l'avocat André Reynaud, dont il aura quatre enfants (16) : Antoine (1705-1725) (17), Etienne (1706-1790) (18), Jean-Pierre (1708-?) (19) et Madeleine (1709-1763) (20). Etienne sera prêtre à son tour, curé de Saint-Vérand, de Quincivet, archiprêtre de Saint-Marcellin. C'est lui qui héritera du domaine Reynaud, à Chatte, et de La Fusilière. Madeleine, par son mariage à l'âge de 16 ans, en 1725, se liera à la grande famille des VALLIER, puisqu'elle épousera Pierre Vallier-Colombier.

En 1785, cinq ans avant son décès, Etienne lègue ses biens aux Vallier, biens qu'ils conserveront jusqu'au cours du XIX° siècle avant de vendre La Fusilière à la famille CLERC. Cette famille donna un maire à la Ville de Saint-Marcellin en la personne de Jean-François Clerc (1779-1863), de décembre 1840 à avril 1844 et de septembre 1845 à mars 1848. Jean-François Clerc épousa Antoinette Herminie Sablière de la Condamine, née à Saint-Romans le 11 mai 1792 et décédée à Saint-Marcellin le 8 avril 1836. L'acte de décès précise que la défunte est décédée dans la « *maison d'habitation de son mari sise au hameau de la Fusillière*« , ce qui donne très approximativement la période d'acquisition de La Fusilière par les Clerc, soit avant 1836. (21)

Ajoutons que, le 20 septembre 1899, la famille Clerc, en la personne de Jean-Alphonse Clerc (1855-1816), petit-fils de Jean-François Clerc, fit l'acquisition du domaine voisin, celui du château du Mollard, auprès de Raymond-Ismidon de Béranger, dernier représentant d'une des plus anciennes familles du Dauphiné.

En ce qui concerne La Fusilière, son dernier propriétaire rattaché à la famille Clerc semble être Anne-Marie VALLON, dite « Annie », petite-fille d'un frère de Jean-Alphonse Clerc, née le 23 mars 1917 et décédée, sans héritier, le 16 juillet 2005.

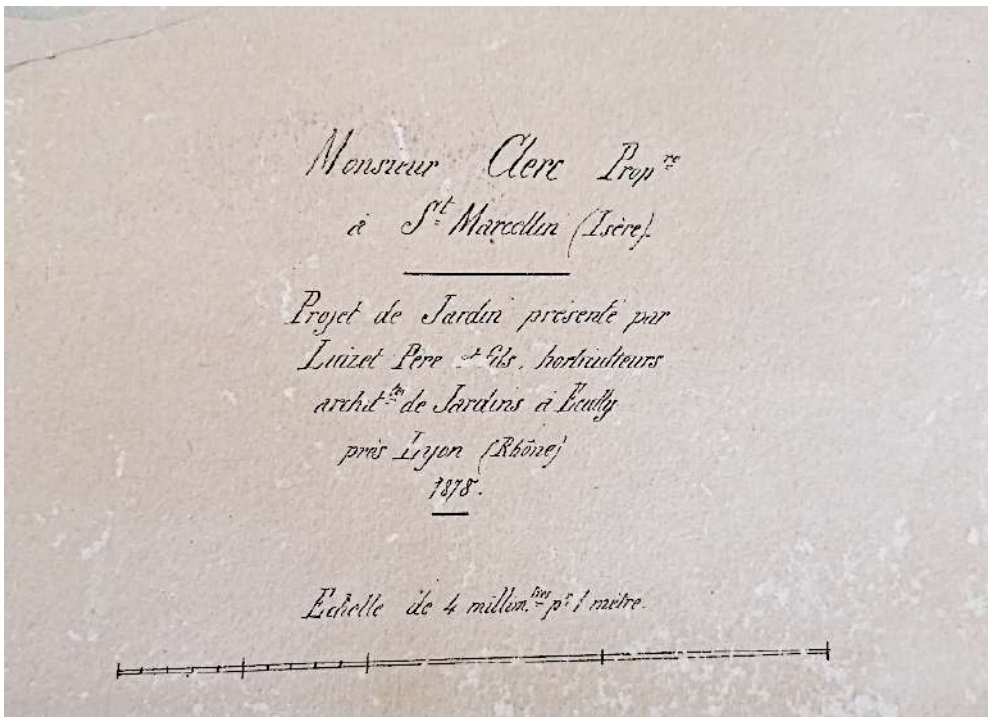
Nous conclurons de tout ceci que La Fusilière est bien un nom qui date de près de quatre siècles et que la guerre de 1870 et d'éventuels fusillés, dont aucune trace n'est retrouvée, n'ont aucun lien avec cette dénomination. Incidemment, nous regretterons que la famille Groussin, qui a joué un rôle important sur notre territoire (Saint-Marcellin, Saint-Vérand, …), qui s'est consacrée au service du Roi d'une part, à la prêtrise d'autre part, qui a donné son nom à un quartier de notre ville de Saint-Marcellin, ait visiblement « disparue » à la fin du XVIII° siècle et qu'elle soit restée grandement méconnue.(22)

Concernant La Fusilière, arrêtons-nous quelques instants sur une anecdote relative aux nombreux souterrains qui, à partir de la maison, permettraient de rejoindre la

campagne au bout d'un parcours de plusieurs centaines de mètres, anecdote relatée par certains biographes. Les souvenirs d'enfance enjolivent toujours la réalité et lorsqu'il s'agit de caves, de greniers ou de souterrains les enfants ont souvent l'envie ou le besoin de rendre ces lieux plus dramatiques qu'ils ne sont, histoire de se faire peur … Le souterrain de La Fusilière existe bien ! Il s'agit d'un conduit creusé à l'arrière de la maison, la parcourant dans toute sa longueur, traversant la vaste cour en façade et débouchant en contrebas, le tout sur environ soixante-dix à quatre-vingt mètres. Ce souterrain est praticable pour des personnes ni trop grandes, ni trop corpulentes. Il était praticable, car actuellement, une partie quasi-centrale s'est effondrée sur quatre à cinq mètres. Dans un premier temps, il semble que ce souterrain ait été conçu afin de capter les eaux de ruissellement du coteau contre lequel s'appuie la maison, dans le simple but de l'assécher. Mais une seconde utilisation en a été faite. En date de 1878, la société LUIZET Père et Fils, horticulteurs-architectes à Ecully, dans le Rhône, a présenté à Monsieur Clerc, propriétaire, un projet de jardin. Ce projet consiste en l'aménagement d'une grande pelouse arborée, traversée de cheminements tout en rondeurs, l'ensemble étant bordé en sa partie inférieure par une vaste et sinueuse pièce d'eau. L'alimentation de cette pièce d'eau se faisait par une « source » naissant exactement là où se trouve l'orifice de sortie du souterrain. Ce jardin a, très probablement, été réalisé en tout ou partie. Il existe encore aujourd'hui, dans le parc, les traces d'un très grand bassin dont le fond, cimenté, est devenu incapable de retenir de l'eau. Nous aurons l'occasion de reparler de ce qui fut une pièce d'eau ou un « étang ».

D'autres souterrains existent, qui ont leur orifice d'entrée à proximité du bâtiment dit « de la ferme ». Ils pénètrent horizontalement sur quelques dizaines de mètres dans le coteau sur lequel s'appuie La Fusilière: caves?, champignonnière?, plus probablement conduits de drainage des eaux de la colline afin de leur permettre de contourner les bâtiments.

1878 – Plan du jardin de La Fusilière



1878 – Signature du plan ci-dessus

- 1- https://www.geoportail.gouv.fr/carte – lieu : Saint-Marcellin, fond de carte : carte de l'état-major
- 1bis- Ville de Saint-Marcellin – Service Archives
- 2- Histoire de Saint-Marcellin- Jean SORREL -Vol 2 Les temps nouveaux-1979
- 3- Le Pays de Saint-Marcellin – N° 12 – Décembre 2004 – Bernard Giroud, page 4 – op. déjà cité
- 4- Les rues racontent notre histoire – Ville de Saint-Marcellin – Groupe R.E.M.P.A.R.T.
- 4bis- Archives de Saint-Marcellin. Document en cours de classification.
- 5- 1641- Acte de mariage Groussin-Pachot – AD38-9NUM-AC416A-3-p.43
- 6- 1643 – Acte de baptême Etienne Groussin – AD38-9NUM-AC416A-2
- 7- 1645 – Acte de baptême Anthoine Groussin – AD38-9NUM-AC416A-4-p.5
- 8- 1646 – Acte de baptême Guillaume Groussin – AD38-9NUM-AC416A-4-p.15
- 9- 1647 – Acte de baptême Marguerite Groussin – AD38-9NUM-AC416A-4-p.26
- 10- 1649 – Acte de baptême Jean-Baptiste Groussin – AD38-9NUM-AC416A-4-p.39
- 11- 1659 – Acte de baptême François Groussin – AD38-9NUM-AC416A-1-p.78-79
- 11bis – 1718 – Archives de Saint-Marcellin – Parcellaire de Plan-lès-Saint-Marcellin – CC 12
- 12- 1667 – Acte de baptême Etienne Groussin – AD38-9NUM-AC416A-4-p.127
- 13- 1671 – Acte de baptême Marianne Groussin – AD38-9NUM-AC416A-7-p.25
- 14- 1673 – Acte de baptême Jeanne Groussin – AD38-9NUM1- 5E417-1-p.78
- 15- 1676 – Acte de baptême Guillaume Groussin – AD38-9NUM-AC416A-7-p.117

- 15bis – http://www.saint.verand.fr/4839-l-eglise-et-la-cene.htm
- 16- 1701- Acte de mariage Etienne Groussin-Jeanne Reynaud – AD38-9NUM-AC416A-8-p.191
- 17- 1705 – Acte de baptême Antoine Groussin – AD38-9NUM-AC416A-8
- 18- 1706 – Acte de baptême Etienne Groussin – AD38- 9NUM-AC416A-8-p.281
- 19- 1708 – Acte de baptême Jean-Pierre Groussin – AD38–9NUM-AC416A-8-p.303
- 20- 1709 – Acte de baptême Madelaine Groussin – AD38-9NUM-AC416A-8-p.329
- 21- 1836 – Acte de décès Antoinette Sablière de la Condamine- AD38–9NUM-SE417-13-p.71
- 22- Notes généalogiques sur les familles Groussin et Clerc réalisées par Marc Ellenberger – Groupe R.E.M.P.A.R.T.

Cinquième chapitre: Françoise Sagan et les usines de la FAE

Dans ce chapitre et dans celui qui va suivre, nous parlerons beaucoup du père de Françoise Sagan, mais pas beaucoup de l'enfance de celle-ci. Il nous a semblé important de connaître le contexte dans lequel vivait cette jeune fille entre 1940 et 1945 et le rôle non négligeable que le directeur de l'entreprise a joué dans notre région. Pierre Quoirez se voit confier, par Henri de Raemy, en 1940 la direction de deux usines, celle de Pont-en-Royans et celle de Saint-Marcellin. Ces deux usines appartiennent à la FAE, Fabrique d'Appareillages Electriques de la CGE. Pour les salariés et pour la population locale, il s'agit de la « Cégé » !

La CGE a été fondée le 31 mai 1898, à une époque où l'électricité commence à se répandre dans les villes, les entreprises, la société. Il est grand temps pour la France de disposer d'une telle entreprise, dans la mesure où de grandes sociétés spécialisées existent déjà à l'étranger : Siemens et AEG en Allemagne, General Electric aux Etats-Unis, GECO en Grande-Bretagne, Brown-Boveri en Suisse, …

Son fondateur est Pierre AZARIA, né Bedros Azarian, arménien orthodoxe d'Egypte. Ingénieur centralien, il prendra la direction de l'Electricité de Rouen, une petite entreprise fragile qui parviendra rapidement en tête des entreprises de production d'électricité en France. Le signal du départ est donné et Pierre Azaria crée la Compagnie Générale d'Electricité qui, par acquisitions dans les domaines de la production de l'électricité, de la fabrication de câbles afin de la transporter jusqu'à l'utilisateur, de lampes, d'isolants, d'accumulateurs, d'appareillages électriques (interrupteurs, douilles, disjoncteurs…) afin de l'utiliser, et d'accumulateurs et batteries (Tudor) afin de la stocker … deviendra un grand groupe industriel dont il sera le président de 1929 à 1938 (1).

En 1930, la CGE forme un complexe considérable, employant plus de 20000 salariés et composé d'une cinquantaine de sociétés, dont quarante dans lesquelles elle a un intérêt majoritaire (2).

A. Production-distribution de courant électrique

A.1. Sociétés où la C.G.E. est majoritaire

— Compagnie Lorraine d'Electricité
— Electricité de Marseille
— Energie-Eclairage
— Energie Electrique de Meuse et Marne
— Société d'Eclairage et de Force Motrice par l'Electricité de Saint-Dié
— Société Electrique du Jura
— Société d'Electricité et de Gaz de la Basse-Moselle
— Société Meusienne d'Electricité
— Société Vosgienne d'Electricité
— Union Gazière et Electrique
— Forces Motrices de Saint-Hippolyte
— Société Electrique du Toulois

A.2. Sociétés où la C.G.E. avait des intérêts importants sans majorité

— Société Lorraine-Champagne
— Réunion Electrique et Gazière de l'Afrique du Nord
— Forces Motrices du Centre
— Forces Motrices de la Truyère
— Société des Houillères de Ronchamp

B. Sociétés industrielles

B.1. Sociétés industrielles appartenant totalement ou à forte majorité de la C.G.E.

— Trois usines à Lyon (métallurgie du cuivre, aluminium, zinc et plomb) :
Lyon-la-Mouche (câbles électriques)
Lyon-Guillotière (tréfileries de cuivre, fils fins)
Lyon-Vaise (articles métalliques)
— Trois usines à Rai-Tillières (fonderie, laminage, tréfilerie du cuivre)
— Etablissements de Lille (accumulateurs)
— Ateliers d'Orléans (moteurs, transformateurs, freins)
— Etablissements de Vitry-sur-Seine (isolants)
— Usine de Pont-en-Royans (petit appareillage électrique)
— Usine de Saint-Marcellin (petit appareillage électrique)
— Société Savoisienne de Constructions Electriques (transformateurs)
— Ateliers de Constructions Electriques de Delle (gros appareillage)
— Le Joint Français (joints pour toutes les applications)
— Eclairage des Véhicules sur Rail
— Electromécanique de Strasbourg (électroménager)
— Compagnie Générale d'Electro-céramique (céramique électrique)
— Compagnie Provençale d'Entreprises (société holding)
— Electro-crédit (société financière)
— Union Houillère et Electrique (société holding)

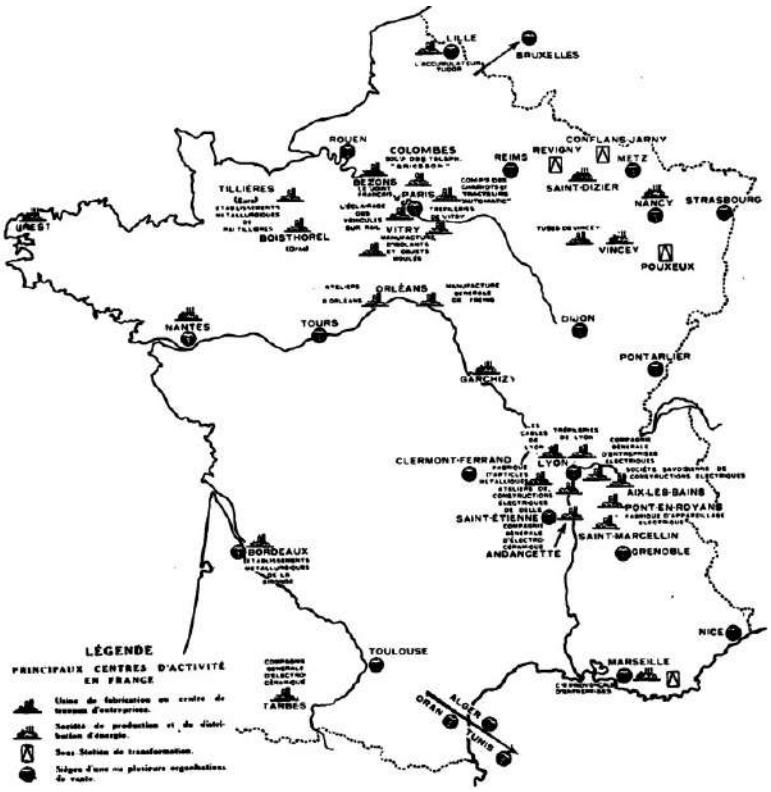
B.2. Les principales sociétés où la C.G.E. avait des participations dont on a pu connaître la hauteur

— Est-Lumière : 3,8 %
— Société Nantaise d'Eclairage et de Force par l'Electricité : 7 %
— Compagnie des Lampes : 25 %
— Lignes Télégraphiques et Téléphoniques : 20 %
— Compagnie Générale d'Entreprises Electriques : 31,36 %
— Financière Lorraine d'Electricité : 38 %
— Pechiney : 1,72 % actions ordinaires, 7,24 % actions à vote plural
— Société Ericsson : 50 %
— Compagnie Parisienne d'Air Comprimé : 20 %
— Applications Industrielles : 16,2 %
— Société Industrielle de Téléphones : 19,44 %
— Compagnie Franco-Américaine pour l'Electricité et l'Industrie : 10 %
— Lignes Télégraphiques et Téléphoniques Nord-Africaines : 20 %

Sans compter les sociétés où la C.G.E. avait eu des participations pendant peu de temps, ou de peu d'importance, et dont la diversité est étonnante, comme :

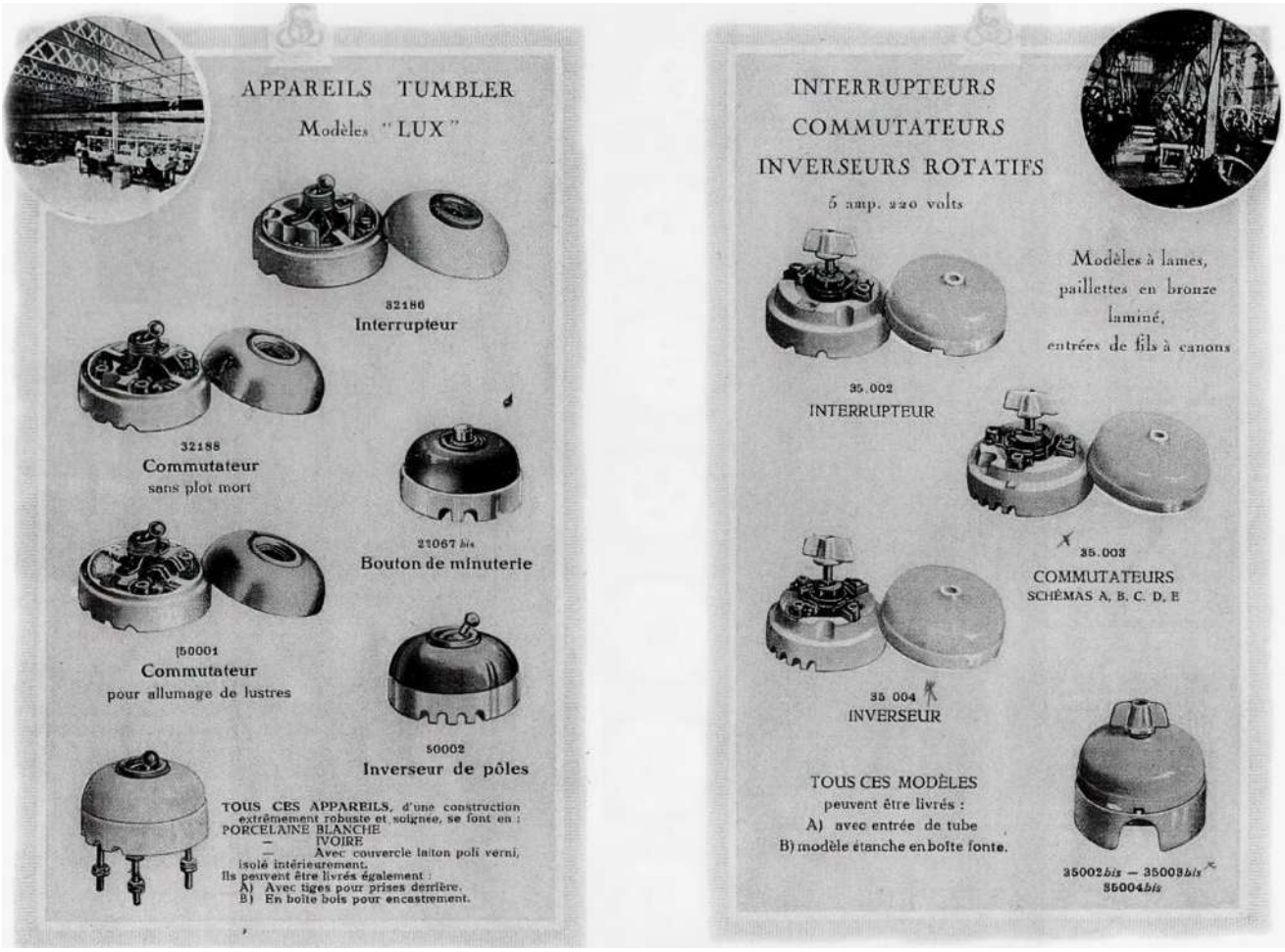
— les Verreries du Saumurois,
— les Cirages Français,
— Consortium Métallo-Textile,
— Société des Anciens Etablissements Deleater (entreprise),
— Compagnie Française de Monnayage,
— Fours Rousseau,
— Tubes-isolateurs,
— Porcelaine Lesquin,
— Olaer (matériel oléopneumatique),
— Forges et Usinage de Métaux légers,
— etc.

Rapp Jules. Aux origines de la Compagnie générale d'électricité. In: Bulletin d'histoire de l'électricité, n°6, décembre 1985. pp. 103-120;
doi : https://doi.org/10.3406/helec.1985.949
https://www.persee.fr/doc/helec_0758-7171_1985_num_6_1_949



Extrait de « Les grandes industries modernes et les Centraux: http://archives-histoire.centraliens.net/pdfs/centraux_et_industrie.pdf

L'usine de Pont-en-Royans date de l'automne 1918, suite au rachat par la CGE des locaux d'une soierie, anciennement un couvent. Elle fabrique des douilles et des interrupteurs, dont les composants, obtenus par emboutissage et usinage, sont souvent assemblés à domicile. L'usine de Saint-Marcellin est construite en 1922 et le siège social de la FAE y est transféré en 1935. Encore un mot de biographe que l'on va faire disparaître ! L'usine de la FAE de Saint-Marcellin n'a probablement jamais eu « *trois cheminées qui dominent la ville* » ! (Gohier et Marvier) Les photographies aériennes du début des années 50 montrent clairement de vastes bâtiments abritant des ateliers de montage d'appareillages électriques qui ne disposaient pas de fours, ou de fonderie, leur activité ne relevant pas de la sidérurgie.



FAE – Catalogue 1922 (détail) – Collection AAA – Droits réservés

FAE – Les ateliers de Pont-en-Royans – Collection AAA – Droits réservés

FAE – Les ateliers de Saint-Marcellin – Collection AAA – Droits réservés

Pendant la période 1940-45, le directeur général des deux sites, installé à Saint-Marcellin désignée comme siège social, est Pierre Quoirez. A Pont-en-Royans, le directeur est Samuel SCHNAIDER, ingénieur d'origine juive, diplômé de l'Institut Electrotechnique de Grenoble, qui fera toute sa carrière à la FAE, de 1930 à 1972. Lors de sa mobilisation en 1939, il est affecté comme ingénieur chef des services techniques et de fabrication des usines de Pont-en-Royans et de Saint-Marcellin, lesquelles, réquisitionnées en 1943, fabriquent des matériels de guerre, des « queues de bouchons », un matériel jamais expédié et dont personne ne sait de quoi il s'agit. (3)

1941 est resté dans les mémoires de la région saint-marcellinoise par la création d'un Centre de Formation des Apprentis, plus exactement dénommé Centre Régional pour le Travail des Jeunes (CRTJ). Il n'est, au début, qu'un des ateliers de l'usine de Saint-Marcellin. Dans le même temps, un Centre « officiel », animé par « Vichy » et le Secrétariat Général de la Jeunesse, est mis en place dans la Grande Rue de Saint-Marcellin. Finalement, tout le monde se retrouvera dans les locaux de la Grande Rue, puis dans ceux de l'ancienne prison et enfin dans trois baraquements de bois installés sur le terrain qui accueillera, plus tard, la piscine de Saint-Marcellin, à coté du couvent de Bellevue. Les Contrats d'Apprentissage, faisant référence aux lois des 20 mars 1928 et 10 mars 1938, sont signés de la main de Pierre Quoirez, directeur. Ce centre a perduré jusqu'en 1944 et rassemblait une cinquantaine d'externes, demi-pensionnaires et internes, originaires de Saint-Marcellin, Chatte, Valence, L'Albenc, certains même du Centre Guynemer de Grenoble. Le rythme de vie était calqué sur l'armée qui assurait l'encadrement, utilisant des sous-officiers et des officiers de corps dissous après la défaite de mai-juin 1940. Les formations n'étaient pas uniquement celles que pouvait proposer la FAE, il y avait par exemple des formations d'artisans de petits commerces comme la cordonnerie, mais l'essentiel était formé d'élèves ajusteurs, fraiseurs, dessinateurs industriels, techniciens, … (4)(5)

Le 27 juillet 1944, les Allemands encerclent Saint-Marcellin. La FAE était classée usine « S.BETRIEB 00 4093 », ce qui signifiait qu'elle était réquisitionnée et soumise au fait qu'une partie minimum de la production devait être destinée directement ou indirectement à l'Allemagne. Ce pouvait être également l'obligation pour l'entreprise de se soumettre à un programme de fabrication approuvé à la fois par les autorités françaises et allemandes. Les entreprises *S-Betrieb* (*Sperr-Betrieb*), créées le 8 octobre 1943, étaient exemptées de tout départ de main-d'œuvre, jeunes classes du STO incluses, vers l'Allemagne (6). Ce jour-là, Pierre Quoirez fait sortir les ouvrières, réunit les hommes, leur demandant de ne pas sortir de l'usine, puis se rend sur la Place d'Armes, parlementer avec le commandant du régiment allemand. Pendant ce temps quelques hommes, sans doute peu en règle avec l'occupant, en profitent pour s'échapper par derrière, une auto-mitrailleuse étant braquée sur le portail de l'usine. En fin d'après-midi, les camions militaires allemands, avec plusieurs dizaines d'hommes de Saint-Marcellin (le chiffre variant selon les sources), s'arrêtent un court instant devant l'usine. Chacun croit que c'est pour embarquer les ouvriers restés dans l'usine. En fait, il n'en est rien, les camions repartent. En gare de Valence, quelques-uns des hommes réussiront à s'échapper, les autres se retrouveront en camp de travail à Wesermunde, d'où ils seront libérés vers le 8 mai 1945 (7)(8).

Le directeur de l'usine de Pont-en- Royans, Samuel Schnaider, fut déchu de sa nationalité en 1943. Dès avant juin 1944, il participe activement à la résistance, en «*hébergeant de nombreux réfractaires au STO, en leur procurant du travail et des faux papiers*» (Attestation du Capitaine Villard en date du 18-07-1975). Engagé dans les FFI entre le 9 juin et le 9 novembre 1944, il participe aux combats du Vercors, puis des Alpes. Après la chute du Vercors qui eut lieu le 23 juillet 1944, il est à Pont-en-Royans lorsque les Allemands «raflent» le 15 août, jour du débarquement en Provence, 62 hommes du village et les emmènent comme otages vers Villard-de-Lans. Selon plusieurs témoignages, le Directeur de l'usine, prévenu, rejoint le groupe à la Balme de Rencurel, interpelle l'officier au péril de sa vie: « *J'ai des ouvriers dans ce groupe, sans eux l'usine ne peut pas produire, il faut qu'ils reviennent travailler*« . L'officier libère une quinzaine de personnes. Les autres ont été relâchés quelques heures plus tard.(tout ce § est extrait de note 3)

Plus tard, en 1948, après la fin de la guerre, alors que sa famille est à Paris, Pierre Quoirez sera chargé d'assurer le développement des établissements de Pont-en-Royans et de Saint-Marcellin. Il embauchera plusieurs jeunes ingénieurs, dont il ira jusqu'à organiser le logement et à mettre une gouvernante à leur disposition (9).

Françoise Sagan à Saint-Marcellin – Collection privée – Tous droits réservés

- 1- Jean-Pierre Hauet – Aperçu sur l'histoire de la CGE de 1898 à nos jours – 1987 – http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/31808/C&T_1987_17_12.pdf?sequence=1
- 2- Jules Rapp. Aux origines de la Compagnie générale d'électricité. In: Bulletin d'histoire de l'électricité, n°6, décembre 1985. pp.103-120
- 3- C. Schenlker – Un village industriel au XX° siècle, Pont-en-Royans – Exposé à l'Académie Delphinale – 29/09/2018
- 4- Dominique Odoit – Souvenirs d'un Chattois – 2012 – https://fr.calameo.com/books/0045491232e4b9bff5527
- 5- Le Centre des Jeunes Travailleurs -Notice d'Henri Inard (†) -R.E.M.P.A.R.T.
- 6- Produire pour le Reich-Les commandes allemandes à l'industrie française (1940-1944) – Arne Radtke-Delacor. https://www.cairn.info/publications-de-Arne-Radtke-Delacor–5773.htm?WT.tsrc=cairnPdf
- 7- Dominique Odoit – Souvenirs d'un Chattois – 2012 – op. Déjà cité
- 8- CGE FAE.AM FAE.ARNOULD NORMABARRE SAPAREL LEGRAND.ISERE, ouvrage réalisé par l'Amicale des Anciens d'Arnould (AAA) – 2013 -op.déjà cité
- 9- la FAE en 1948 – Louis Bouteille, dans ouvrage de l'AAA déjà cité.

Sixième chapitre: Françoise Sagan et la voiture électrique

Ce chapitre va nous entraîner à beaucoup parler, encore, de Pierre Quoirez. Le plus important est cependant de prendre conscience que notre région a été, pendant quelques temps, le centre de réflexion de nombreux ingénieurs et techniciens qui ont œuvré sur un projet novateur, très largement en avance sur son temps, celui d'une voiture à propulsion exclusivement électrique et à carrosserie en aluminium.

En 1940, lorsque Henri de Raemy a nommé Pierre Quoirez à la tête des usines dauphinoises de la FAE, il lui a également attribué une mission : celle de superviser le dossier d'étude et de réalisation d'une voiture électrique. Ce projet avait été confié à Jean Albert GREGOIRE. Né le 7 juillet 1899 et décédé le 18 août 1992, Jean Albert Grégoire avait effectué une partie de sa scolarité au Collège Stanislas où il s'était lié d'amitié avec Pierre Quoirez. Polytechnicien, entré en 1918 et sorti en 1921, il était devenu constructeur et pilote d'automobiles. Spécialiste de la traction avant, il est l'inventeur d'un procédé d'amélioration de celle-ci, le joint homocinétique Tracta. Excellent sportif, il a participé de 1927 à 1930, soit quatre années consécutives, aux « 24 heures du Mans », desquelles il est toujours sorti parmi les dix premiers.

C'est à cet homme que Henri de Raemy demande de réaliser cette voiture électrique. Celui-ci s'entoure d'une équipe de spécialistes, ingénieurs, mécaniciens, électriciens et précise qu'il estime bien préférable de concevoir un véhicule intégralement électrique et de ne pas chercher à adapter un véhicule à essence. Le prototype mis en chantier est celui d'un cabriolet de deux places. Il confie à Paul RAPIN la partie électrique consistant en un moteur permettant la récupération de l'énergie de décélération et de freinage. Et il propose que ce prototype soit réalisé à Lyon à la Société des Véhicules Electriques SOVEL, une société qui venait d'être reprise par la CGE. Nul ne sait exactement le rôle joué par Pierre Quoirez dans cette équipe. A-t-il contribué au projet en tant qu'ingénieur ? Quoi qu'il en soit, il est le cadre de la CGE en charge de la supervision du dossier.

Le cabriolet, baptisé officiellement « CGE Tudor », du nom du fabricant des batteries (une filiale de la CGE), ou encore, officieusement, « CGE Grégoire », est un véhicule en aluminium, construit par Hotchkiss sur une carcasse coulée. Il pèse, avec son moteur central, 510 kg. Il faut y ajouter les batteries, réparties à l'avant et à l'arrière, qui pèsent à elles seules 460 kg. Deux raisons ont présidé au choix de l'aluminium ; la légèreté du matériau afin de limiter le poids en marche du véhicule et la résistance de l'aluminium aux acides des batteries. En version finale, la CGE Tudor mesure 3,70 m de long, 1,40 m de hauteur et a un empattement de 2,35 m. Le 11 septembre 1942, ce véhicule bat un record en parcourant 225 km à la moyenne de 43,32 km/h.

CGE TUDOR – Collection Grégoire – Institut pour l’Histoire de l’Aluminium (IHA)

CGE TUDOR – Collection Grégoire – Institut pour l’Histoire de l’Aluminium (IHA)

CGE TUDOR – Collection Grégoire – Institut pour l'Histoire de l'Aluminium (IHA)

CGE TUDOR – Collection Grégoire – Institut pour l'Histoire de l'Aluminium (IHA)

Pour toutes les photographies de l'IHA: Droits réservés – culturalu@histalu.org - Photos Thierry Renaux et Alexandre Kubiak

Quand les premiers exemplaires sortent des usines Hotchkiss, ils sont mis à disposition de la direction de la CGE, des directeurs des branches, des filiales et de quelques maisons amies, le but étant de populariser ce nouveau véhicule. C'est ainsi

que Pierre Quoirez se voit doté d'un exemplaire de ce véhicule qu'il utilisera entre sa maison de la Fusilière et ses usines.

Fin 1944, la production de cette voiture est interrompue, malgré le soutien apparent de l'Etat (Vichy). Plusieurs arrêtés ont été pris, visant à organiser l'homologation des véhicules électriques (18 décembre 1940, 19 juillet 1941, 30 octobre 1942, 6 septembre 1943). Cependant, en date des 1er octobre 1942 et 16 décembre 1942, ce sont les autorités allemandes de l'office central de répartition des produits industriels qui interdisent l'emploi d'acier, de fonte, de fer et de métaux non ferreux pour la fabrication des véhicules électriques à accumulateurs. Par ce biais, les Allemands instaurent des restrictions sur des composants essentiels, peut-être en vue de s'approprier les projets. Par ailleurs, les constructeurs français; Renault, Citroën, Peugeot, ne sont pas en faveur du développement des voitures électriques, seul Panhard et Levassor s'y intéresse sans en avoir les moyens. Enfin, le Conseil d'Administration de la CGE n'y est plus très favorable: environ 200 exemplaires auront été fabriqués, dont le prix reste beaucoup trop élevé pour qu'un vrai marché soit créé.

Cette petite révolution industrielle manquée, avec quatre-vingt ans d'avance, n'a laissé que très peu de traces à Saint-Marcellin et rares sont celles et ceux qui connaissent l'aventure, malgré un bel ensemble de documentation consultable sur Internet (1). Nous tenons à remercier l'Institut pour l'Histoire de l'Aluminium (IHA) qui a accepté que nous reproduisions gracieusement quelques photographies de la « CGE Tudor ». Nombreux sont ceux qui se sont amusés à imaginer Françoise Sagan au volant de cette voiture, qu'elle aurait conduite avec autant de passion et de vitesse qu'elle conduira plus tard ses véhicules sportifs, voire même qu'elle serait allé à l'école avec cet engin ! Outre le fait que l'hypothèse de l'école est à éliminer, il est assez improbable qu'une jeune fille de 7 ans en 1942, de 9 ans en 1944, lors de l'arrêt de fabrication, ait pu conduire cette voiture. De même, il est incertain qu'elle ait pu suggérer des modifications quant à la position des commandes. Elle n'aurait, sans aucun doute, jamais pu atteindre les pédales de freinage et d'embrayage ! Par contre, rien n'interdit de croire le fait que son père lui confiait le volant alors qu'elle était assise sur ses genoux, ainsi que le racontent Marie-Dominique Lelièvre (2) et Denis Westhoff lui-même.

Marie Quoirez et ses trois enfants ont quitté Saint-Marcellin à l'automne 1945. Pierre Quoirez, quant à lui, est resté quelques années encore à la tête de ses usines, toujours locataire de La Fusilière. Il est certain que sa famille est revenue à Saint-Marcellin lors des vacances et il n'est pas impossible que Françoise Sagan se soit amusée avec cette voiture lors de l'un ou l'autre de ces retours, en 1950, quand elle avait quinze ans, ou ultérieurement.

1948 – Françoise Sagan au volant, à La Fusilière (?)-Sur le capot, sa nièce Cécile Defforey – Collection privée – Droits réservés

- 1- https://journals.openedition.org/sabix/185

http://www.hotchkiss-gregoire.com/pdf/l_ingenieur_de_lauto.pdf

https://paleo-energetique.org/paleoinventions/la-voiture-electrique-cge-tudor/

https://www.culturalu.org/fr/pieces.php?idalb=280&page=1&nbp=12

http://mini.43.free.fr/5018gregoire.html

http://stubs-auto.fr/c-1/cge-tudor-1941-1944/

https://www.cairn.info/revue-cahiers-d-histoire-de-l-aluminium-2012-2-page-70.htm

https://madelen.ina.fr/programme/jean-albert-gregoire

http://www.lesrendezvousdelareine.com/2016/10/ancetre-ecolo-la-cge-tudor-presque-80-annees-d-avance.html

- 2- Marie-Dominique Lelièvre – Sagan à toute allure – 2008
- Les références relatives aux arrêtés et décisions sont consultables sur le Journal Officiel de la République Française et le Journal Officiel de l'Etat Français pour la période d'occupation. (www.legifrance.gouv.fr)

Septième chapitre: Françoise Sagan, Jacques, Bruno, Louis …

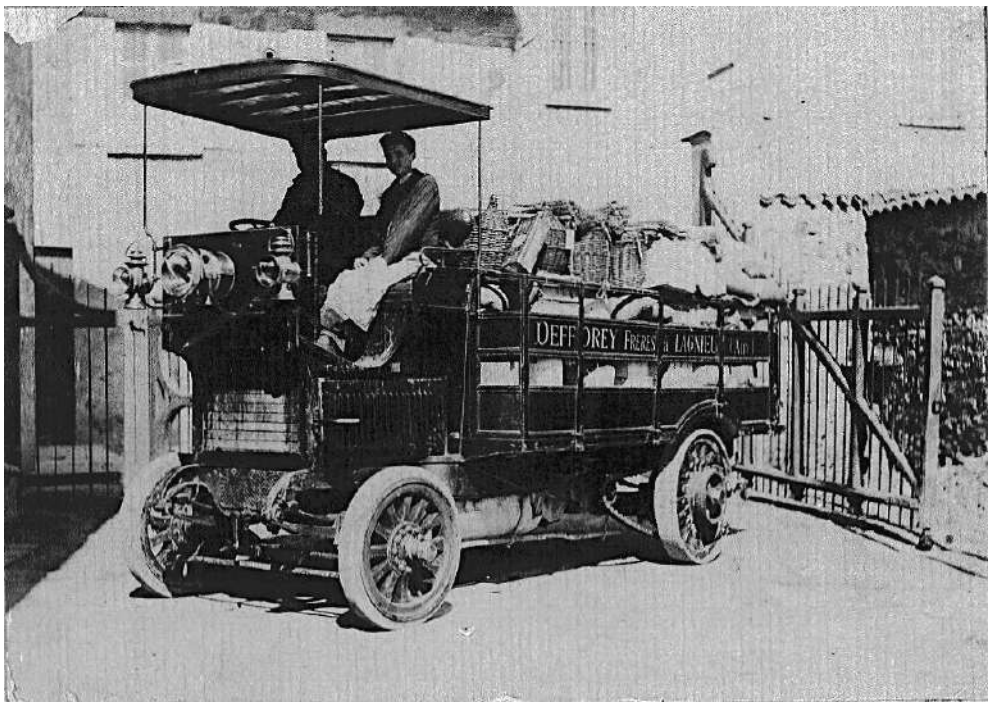
Commençons par l'un des plus anciens: Jacques DEFFOREY. Ce qui aura, encore une fois, la particularité de nous ramener vers Henri de Raemy, le protecteur de Pierre Quoirez.

Le Figaro du 19 mars 1937, dans sa rubrique mondaine, publie le communiqué ci-après: « *Brillante réception, mardi, chez Mr et Mme H. de Raemy. Reconnus dans l'élégante assistance: comte et comtesse d'Aiguesvives, Mr et Mme des Brosses, comte et comtesse de Bailliencourt, marquise de Colomb de Puisblanc, Mr et Mme de Blanpré, Mme Gérard Bauër, Mr de Berny, Mr et Mme Canonne, comtesse et Mlle de Diesbach, comtesse de Lenzbourg, Mr et Mme Lecat, Mr, Mme et Mlle Michal, Mr et Mme de la Messuzière, Mlle de Pourtalès, Mlle Boissy d'Anglas, Mr et Mme d'Espine, comte et comtesse de Viaris, Mr et Mme P. Fournier, Mr et Mme Defforey, Mr et Mme Naville, Mme Noguez, Mr et Mme Ray, baron et baronne de Pury, Mr et Mme F. Spitzer, Mr Robert Lazarus, Mr Corte Real de Rys, Mr de Vivis, baron Louis de Chollet, Mr de Weck, Mr Rochette, etc.*«

Ce jour-là, Henri de Raemy rassemble autour de lui un bel échantillon de la noblesse française et suisse (dont il fait d'ailleurs partie), ainsi que quelques figures remarquables de la diplomatie, de l'industrie et du commerce. Parmi ces dernières, Mr et Mme Defforey.

Les Defforey font partie d'une famille de l'Ain, de Lagnieu très exactement, tant elle s'est peu déplacée depuis un siècle. L'ancêtre, François-Joseph (1827-1891) y tenait bureau de tabac, épicerie et faisait grossiste.

Son fils, Charles Defforey, né le 27 octobre 1860 à Lagnieu, épousa le 22 juin 1888 à Bourgoin, Marie Françoise Clothilde BADIN, née le 25 mars 1862. Ils poursuivirent l'activité de l'entreprise de commerce d'épicerie sous le nom de « Comptoirs Badin-Defforey ». En 1919, leurs deux fils, Louis Laurent, né en 1889, et Joseph, né en 1891, la firent évoluer en « Defforey Frères » et lui donnèrent une exceptionnelle ampleur par le nombre de ses clients individuels et grossistes associés. En témoigne la flotte de véhicules que l'on retrouve sur certaines photographies.



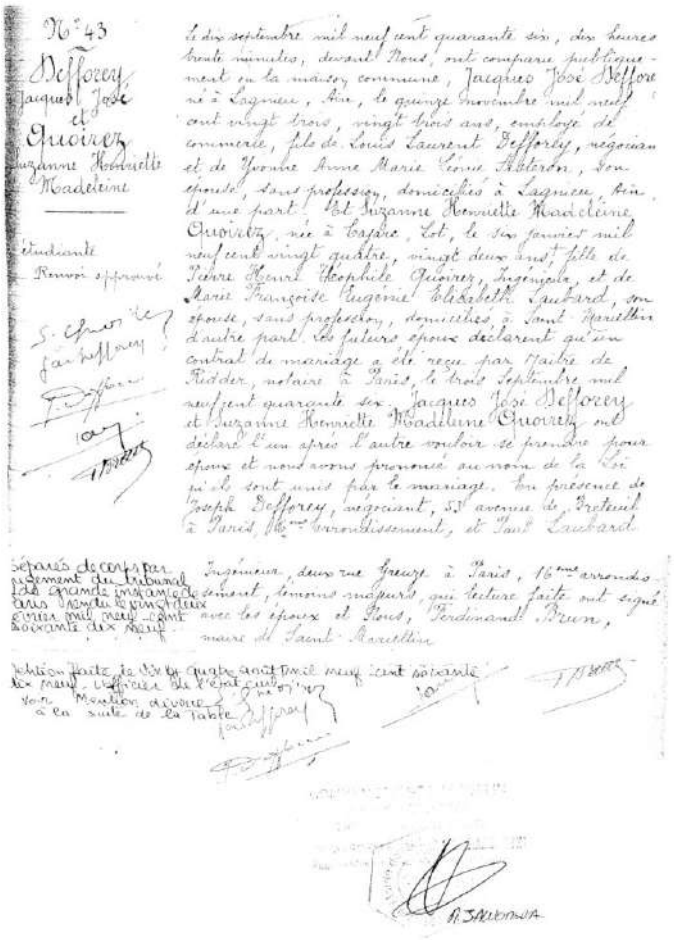
Véhicule de livraison Defforey Frères – Tous droits réservés

Joseph Defforey épousa l'une de ses cousines, Yvonne Defforey. Louis Laurent Defforey épousa une grenobloise, Yvonne Anne Marie Léonie SISTERON. C'est probablement ce couple, celui de Louis Defforey et d'Yvonne Sisteron qui se trouvait présent à cette fameuse réception chez les de Raemy, invité par Madame de Raemy, native de Charnoz, dans l'Ain, proche village de Lagnieu.

Couple qui eut trois garçons. Dans l'ordre, Charles Paul, né à Lagnieu le 28 avril 1922, Jacques José, né à Lagnieu le 15 novembre 1923 et Denis Laurent, né à Lagnieu le 7 juillet 1925.

L'aîné, Charles, deviendra ingénieur civil des Mines, sera promu Chevalier de la Légion d'Honneur, mourra à Lucey (Haute-Savoie) le 14 avril 2017.

Le second, Jacques José, se retrouvera quatre ou cinq ans après cette réception, aux cotés de Suzanne Quoirez, à Lyon, à l'Ecole des Beaux-Arts. Il épousera Suzanne Henriette Madeleine Quoirez, la soeur aînée de Françoise Sagan, le 10 septembre 1946 à Saint-Marcellin. L'acte de mariage précise que les parents de la mariée, Marie Laubard et Pierre Quoirez, sont domiciliés à Saint-Marcellin, donc à La Fusilière. C'est Ferdinand Brun, Maire de Saint-Marcellin, qui a procédé à la cérémonie à laquelle Françoise Sagan s'est fait une joie de participer (1). Le couple aura deux filles : Cécile et Fanny, avant de se séparer, en février 1979.



Acte de mariage Suzanne Quoirez-Jacques Defforey – Etat-civil – Saint-Marcellin

Jacques Defforey deviendra rapidement célèbre. Avec son frère Denis et Marcel FOURNIER, ils sont les fondateurs du Groupe Carrefour. Un premier magasin est ouvert le 3 juin 1960 à Annecy et le premier hypermarché ouvre en 1963, à Sainte-Geneviève-des-Bois. Jacques Defforey sera Directeur Général du Groupe Carrefour de 1976 à 1987, et sera membre du Conseil de Surveillance jusqu'en 1995. Il mourra le 26 mai 2000 au Brésil.

Le dernier des garçons, Denis Laurent Defforey, épousera, de son coté, le 30 juin 1949, Marie Marguerite Clotilde de Raemy, née à Fribourg le 6 novembre 1926. Marie Marguerite Clotilde est la fille d'Henri de Raemy et de Yvonne Marie Pauline de CHOLLET, née à Charnoz (Ain) le 6 septembre 1899. A la naissance de Marie Marguerite Clotilde, le couple avait déjà un garçon, Jean Jacques Marie Joseph, né le 10 janvier 1924 à Fribourg. Un troisième enfant naîtra ; Bruno Pierre Marie Laurent. Denis Defforey, associé à son frère Jacques et à Marcel Fournier, dirigera le Groupe Carrefour de 1985 à 1990. Il décèdera en Suisse, le 6 février 2006.

Dans les mémoires de Françoise Sagan, il est souvent question d'un autre Bruno, un ami avec lequel elle partage ses jeux lorsqu'elle est enfant, va à la piscine, le retrouve à Paris après la publication de « Bonjour tristesse » et l'emmène même aux USA pour une cérémonie de sortie d'un livre. Qui est ce Bruno ?

Bruno Charles Robert MOREL, puisque tel est son nom, est issu d'une lignée d'industriels dont la rapide histoire mérite d'être contée. Ne serait-ce que parce qu'elle

concerne fortement le territoire du Sud-Grésivaudan. L'aïeul est Charles Morel. Il est né le 20 juillet 1848 à Vienne (Isère) et est décédé le 6 août 1914 à Domène (Isère). A Domène, dont il a été maire, il avait implanté ses ateliers industriels et s'était quelque peu spécialisé dans le cycle, après avoir déposé des brevets de broyage et de tamisage des matériaux. C'est ainsi qu'il a commercialisé une bicyclette pliante pour les soldats, et un curieux tandem, ou plutôt un bi-cycle puisque constitué de deux cadres assemblés cote-à-cote, donc à quatre roues et deux pédaliers synchronisés (2). Il en fera une version motorisée en 1897, la Victoriette.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Les cycles Morel

Le couple qu'il forme avec Clémence MONTEIL (30 juillet 1852 – 23 juillet 1897) aura six enfants. Le troisième de ces enfants, Emile, né le 12 avril 1877, décédé en 1940, épouse Marthe CHEVRANT le 14 décembre 1901 et est également industriel à Domène. Emile et Marthe auront quatre enfants, dont Charles Emile, né 6 décembre 1903 à Domène et décédé le 17 février 1981 à La Tronche.

C'est en 1938 ou 1939 que Charles Emile vient s'installer à La Sône pour y développer deux types d'activité : du moulage de pièces bakélite ou caoutchouc, par exemple le plateau des électrophones Teppaz et de l'électromécanique, démarreurs, bobines, volants magnétiques et alternateurs pour motocycles, voire pour l'Isetta Velam.

CPA – Usines Morel vue de la rive gauche de l'Isère

Bobine magnéto Morel

Charles Emile épouse Renée Paule Henriette PIOLLET, née le 3 janvier 1905 et décédée le 17 février 1998 à Paris, dont il a un garçon, l'ami de Françoise Sagan, Bruno Charles Robert, né le 14 novembre 1930 à La Sône et décédé le 15 juillet 2004 à Neuilly-sur-Seine.

Charles Emile épousera en seconde noces May Viola DRANGEL (1919-1973), suédoise d'origine. Ils auront quatre enfants, Laïla, née en 1939, Hugo Charles, né en 1943 et décédé en 2010, Patrick, né en 1945 et Renaud, né en 1948 (2bis).

Dans le chapitre consacré à la FAE, nous avions parlé d'une visite du préfet qui avait eu lieu en avril 1949. Le même jour, la délégation d'élus et du préfet s'est également rendu aux usines Morel.

Avril 1949 – Visite d'une délégation Préfet de l'Isère et élus – Au centre, Charles Morel – Collection privée Patrick Morel -Droits réservés

Parce que les Morel et les Quoirez vivent une véritable fraternité à la fois industrielle et amicale, ouverte à d'autres, ils se retrouvent souvent, alternativement chez les uns ou chez les autres. Peut-être davantage chez les Morel qui sont locataires du Château de La Sône depuis 1939, un château qu'ils achèteront en 1952 (3) et revendront en 1976. Patrick Morel, l'avant-dernier garçon, a d'ailleurs pour parrain Pierre Quoirez. Malgré la différence d'âge, il se souvient avoir vu Françoise Sagan monter le cheval, Javotte, de sa mère. Il se rappelle également de l'anniversaire des 50 ans de son père, en 1953 : Pierre Quoirez lui avait offert une céramique signée Jean Austruy, un artiste et industriel céramiste de Saint-Marcellin.

Château de La Sône – Collection privée JB – Droits réservés : JB

Françoise Sagan aurait trouvé l'inspiration pour le titre de sa pièce « Château en Suède » en faisant un rapprochement de la notion de château et de la nationalité suédoise de l'épouse de Charles Emile Morel. Charlotte CARRA témoigne avoir rencontré Françoise Sagan et son époux Robert Westhoff, présentations faites, au château de La Sône. Ce ne peut être qu'en 1962 ou ultérieurement.

Les Morel avaient également pour ami un célèbre physicien, titulaire d'un prix Nobel, à l'origine du Centre d'Etudes Nucléaires de Grenoble, Louis NEEL. Né en 1904, il était de la même génération que les Morel, les Quoirez, les Fenestrier et d'autres encore. Spécialiste du magnétisme, en 1940 son premier objectif est de pouvoir créer un dispositif de désaimantation des coques des navires de la flotte française, permettant de les protéger des mines que l'adversaire y placerait. A ce titre, il échange souvent avec Charles Emile Morel dont il parle avec amitié dans son ouvrage « Un siècle de physique », aux Editions Odile Jacob 1991. (4) *« De 1952 à 1959, j'ai donné des conseils de caractère très technique à une entreprise de taille beaucoup plus modeste : les établissements E. Morel, à La Sône, petite localité proche de l'Isère, sur la route de Valence, à quelques kilomètres au-delà de Saint-Marcellin. Entreprise familiale type, elle comptait une cinquantaine de salariés, et moulait de petites pièces en matière plastique ou en un alliage léger, le zamak. Elle fabriquait aussi des magnétos, des bobines d'allumage et, pour les cyclomoteurs, des volants magnétiques, ainsi que d'autres appareils du même genre, tous comportant des aimants permanents. Charles Morel en était le propriétaire majoritaire et le directeur. Sportif, sympathique, plutôt décontracté, il habitait un vieux château autrefois fortifié, adjacent à l'usine, construit sur une hauteur qui commandait un coude de l'Isère. A l'extrémité d'une immense salle à manger, des troncs d'arbres entiers brûlaient dans une cheminée monumentale, en répandant une vague tiédeur. Françoise Sagan, enfant, avait joué dans le parc. Au volant de sa voiture de sport, en des temps*

records, Morel se rendait régulièrement à Paris rendre visite à son agence. Il possédait aussi, à Domène, une petite usine de décolletage fabriquant des rivets. Marié à une suédoise, il passait ses vacances à chasser l'élan dans les vastes et désertiques forêts scandinaves ».

Mais revenons à Bruno Morel, l'aîné de la famille. Entre 1940 et 1945, nous l'avons dit, il est un ami de Françoise Sagan, il a cinq ans de plus qu'elle. Plus tard, il la retrouvera à Paris, et parfois il sera entouré d'amis qu'elle a déjà rencontrés à La Sône lors de surprise-parties auxquelles sa grande sœur l'invitait à participer. Ils ont noms Louis NEYTON, Jean-Claude GALTIER ou Noël Léon DUMOLARD.

Louis Joseph Neyton se rattache à l'histoire des FENESTRIER. Joseph Fenestrier (1850-1926) et son épouse Emélie ROUSSET (1853-1921) étaient charcutiers à Saint-Antoine-l'Abbaye (Isère) et tenaient boutique à Romans-sur-Isère (Drôme), 8 place Fontaine Couverte. Leur fils Joseph Marie Noël, né le 25 décembre 1874 créa à Romans sur Isère un atelier de fabrication de chaussures en 1895, âgé seulement de 21 ans. Il fut brièvement maire de Romans en 1900. Dès 1901, l'entreprise eut une belle croissance et en 1904 elle fut à l'origine de la première campagne publicitaire en faveur de chaussures. La marque UNIC naquit en 1907 et conquit l'Europe, la Russie, l'Egypte et le Moyen-Orient. Joseph Marie Noël mourut le 25 février 1916, à l'âge de 42 ans. Un incendie détruisit l'usine du Boulevard Gambetta de Romans, en 1917. C'est alors l'usine établie à Saint-Marcellin l'année précédente qui assura la production en attendant que l'usine de Romans soit reconstruite.

En 1922, le fils du couple Fenestrier, Joseph Emile-Jean, né le 2 mai 1901, prit la relève de son père. En 1926, l'entreprise regroupait 800 ouvriers et produisait 1200 paires de chaussures de grande qualité par jour. En 1930, la première collection féminine de chaussures de sport vit le jour. Pendant la guerre de 1939-45, l'entreprise fit des miracles pour fabriquer des chaussures faites de bois, de feutre ou de raphia. En 1945, Joseph Emile-Jean fut nommé Président de la Fédération Nationale de la Chaussure de France. Il mourut en 1961, laissant une fille, Martine, née en 1934. Mais l'entreprise continua son activité. En 1966, Martine Fenestrier, épouse de Louis Neyton, vendit l'entreprise au Groupe Revillon. En 1969, le groupe André la racheta et créa la Société Romanaise de la Chaussure, qui fut à son tour achetée par Robert CLERGERIE.(5)

CPA – Saint-Marcellin, la gare du tramway et l'usine de chaussures Unic

L'histoire raconte (les histoires racontent !) que Louis Neyton fut l'un des premiers flirts de Françoise Sagan, en 1953, à Paris, alors qu'elle est en Sorbonne. Mais elle l'avait connu bien avant, quand il faisait partie de la bande d'amis de Bruno Morel et qu'elle n'était qu'une gamine.

Les autres membres de la bande sont Jean-Claude GALTIER, né le 23 janvier 1928, qui fut le créateur du garage Renault-Galtier bien connu à Grenoble, et Noël Léon DUMOLARD, artiste peintre, surréaliste, vivant du métier de décorateur. Il est né le 13 avril 1925 à Voiron (Isère) et est décédé à Roybon (Isère) le 18 mars 1989.

Françoise Sagan -Collection privée – Droits réservés

- 1- 10/09/1946 – Acte de mariage Suzanne Quoirez-Jacques Defforey – Etat-civil ville de Saint-Marcellin
- 2- https://encycloduvelo.fr/etablissements-brion-cycles-charles-morel-bonnet-morel/
- 2bis- L'histoire des Morel a été racontée par Bernard Giroud dans « Le Pays de Saint-Marcellin », Numéro 33, juin 2011
- 3- https://fr.wikipedia.org/wiki/Château_de_la_Sône http://jctruffet.com/Consultation/Consult_chateau_formulaire.asp?Nom_chateau=Sone
- 4- https://fr.wikipedia.org/wiki/Louis_N%C3%A9el
- 5- https://note.com/tanya_kaka/n/nc047e1cfc4dd

Huitième chapitre: Françoise Sagan et la guerre, la Résistance, la Libération

Entre 1940 et 1945, la Ville de Saint-Marcellin, qui n'est pas dans le Vercors, mais au pied du Vercors, n'était pas au cœur des combats pour la libération du pays, face à l'occupant allemand. La famille de Pierre Quoirez n'est pas venue à Saint-Marcellin pour se réfugier en zone libre, mais parce qu'il avait été nommé directeur de deux usines. Cependant, la guerre est quotidiennement présente dans les nouvelles qui sont diffusées et les commentaires qui les accompagnent. Et il convient tout de même de se souvenir des actes de guerre les plus marquants qui ont été commis à Saint-Marcellin et dans ses proches environs, cette liste n'étant pas limitative.

- 29 novembre 1943, Victor Carrier est sommairement exécuté, il était l'organisateur, avec le Docteur Valois, du secteur 3 de l'Armée Secrète de l'Isère. Son épouse décédera le 20 mars 1945 à Passy, des suites des tortures subies à la prison de Montluc, à Lyon.
- 29 janvier 1944, après la quasi-destruction de Cognin-les-Gorges et de nombreuses victimes, c'est Malleval qui est le théâtre de 32 assassinats.
- 25 mai 1944, Jean Rony, blessé le 22 lors de l'arrestation et l'exécution du radio Camille Monnier, décède.
- 26 juillet 1944, 19 résistants sont fusillés à Beauvoir-en-Royans.
- 27 juillet 1944, rafle à Saint-Marcellin, dont nous avons déjà parlé.
- 29 juillet 1944, nouveau drame à Malleval, village martyr, avec 6 tués.
- 22 août 1944, bombardement de Saint-Marcellin.

Dans ses souvenirs, repris par certains de ses biographes, Françoise Sagan raconte au moins quatre anecdotes dont il est bien difficile de confirmer les faits, car il s'agit de la mémoire d'un enfant et que les éventuels témoins ne sont plus là.

Il en est ainsi de la scène du patriote qui vient entreposer sa camionnette bourrée d'armes dans la propriété de La Fusilière, camionnette que Pierre Quoirez ira planquer à la campagne avant que les soldats allemands ne débarquent, avec agressivité, pour fouiller les lieux, après avoir alignés contre le mur la totalité des habitants de la maison. Pour certains, il s'agit d'un vrai patriote quelque peu léger dans son comportement. Pour d'autres, il s'agirait d'un provocateur. La scène laissera un souvenir d'angoisse et de peur dans l'esprit de Françoise Sagan.

Par contre, le bombardement de Saint-Marcellin, parce qu'il a été le seul de toute cette période, ne peut pas être mis en doute, même si les souvenirs ne le placent pas toujours au bon moment. Ce bombardement s'est produit le 22 août 1944, le jour de la Libération de Grenoble. Françoise Sagan, et ses porte-paroles, parlent d'un étang dans lequel sa sœur, sa mère et elle-même seraient en baignade, d'avions qui seraient venus bombarder les bâtiments des Tabacs … Il n'y a pas d'étang à Saint-Marcellin et le bâtiment des Tabacs n'a pas été visé par l'escadrille allemande. Les cinq bombes (qui ont fait 9 victimes tuées et de nombreux blessés) sont tombées sur le centre ville et de l'autre coté de la Cumane, rivière locale, pour la cinquième. Quant aux mitraillages qui les accompagnaient, c'est le centre ville encore, jusqu'au couvent de Bellevue, qui en a été la cible (1). Il est donc possible de résumer l'évènement en affirmant que les trois femmes étaient en baignade dans le grand bassin du parc de La Fusilière quand sont arrivés les avions allemands. Après avoir lâché leurs bombes, ils ont mitraillé un peu à l'aveugle et notamment le vallon en bordure duquel se trouve le couvent, en vue directe de la propriété. Affolées, les femmes, en maillot de bain, sont allées se cacher sous le couvert des arbres.

Françoise Sagan raconte également une séance de cinéma qui lui a apporté de terribles informations et dont elle a gardé un souvenir impérissable. Cela se passe-t-il à l'Eden de Saint-Marcellin, ou à Paris, ou bien à Lyon ? Le film projeté est-il « L'incendie de Chicago », « L'incendie de San-Francisco » ou un « Zorro » ? Fragilité des commentaires, légèreté des commentateurs … Une chose est certaine: lors de la fin de semaine des 15 et 16 juin 1946, « L'Incendie de Chicago » a été programmé à Saint-Marcellin, à l'Eden, et Françoise était à Saint-Marcellin, sa sœur Suzanne y préparant son mariage. Toujours est-il qu'en début de séance, dans le cadre des « Actualités », sont projetées les images de l'ouverture des camps de concentration par les Alliés, images montrant des bulldozers charriant, dans la neige, des monceaux de cadavres vers des fosses communes. Ces images, d'une violence extrême pour une jeune fille de dix ans, traumatisent Françoise Sagan qui interroge sa mère, ou sa sœur, ou bien la dame de compagnie qui accompagne la famille depuis des années.

– C'est vrai, ça ? – Oui, c'est vrai !

Enfin, dernière anecdote, la scène de tonsure de femmes accusées de faiblesses à l'égard de l'ennemi sera bien difficile à documenter, même s'il semble avéré qu'elle ait bien eu lieu, à Saint-Marcellin, en plein centre ville, comme dans de multiples communes …. C'est Marie, la mère de Françoise Sagan qui interpellera vivement les auteurs de ces actes en leur expliquant que ce qu'ils font là ne vaut pas mieux que ce qu'ont fait les Allemands. En faisant cette enquête, plusieurs nous ont affirmé la véracité de ces faits, en précisant parfois qu'il avait fallu protéger certaines femmes d'une vindicte totalement injustifiée.

Françoise Sagan a dit à plusieurs reprises que ces quatre anecdotes ont été, toute sa vie, porteuses de ses engagements très forts contre le racisme, l'antisémitisme et les violences de tous ordres contre les femmes et les hommes.

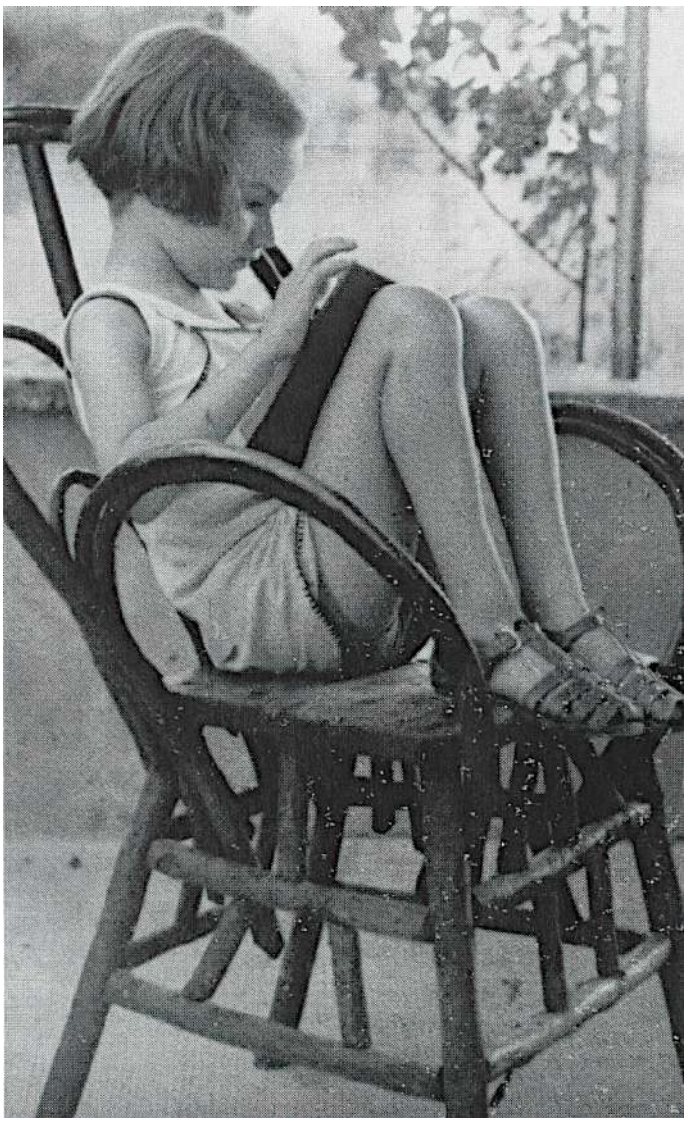
Toutes les guerres ont une fin. Cette période de la Libération est marquée aussi, dans les mémoires, par la présence de soldats américains à la Fusilière. Cela signifie, sans aucun doute possible, que ces soldats ont été invités par Pierre Quoirez et sa famille à venir quelques instants dans le parc de leur propriété, ce dont témoignent plusieurs photographies. En effet, cette maison est située totalement en dehors de l'axe utilisé par les troupes américaines et les FFI en ce 23 août 1944, jour de la libération de Saint-Marcellin.

1944 – Françoise Sagan et une autre jeune fille (?), probablement à La Fusilière – Collection privée – Tous droits réservés

Françoise Sagan – Collection privée – Tous droits réservés

Françoise Sagan – Collection privée – Tous droits réservés

Nous profiterons du fait de raconter la Libération pour effectuer un correctif à une erreur fréquente concernant la provenance des troupes qui ont libéré Saint-Marcellin. Même R.E.M.P.A.R.T s'y est trompé ! Il est souvent entendu que les troupes en provenance du Débarquement de Provence (entre Toulon et Cannes) ont « remonté » le territoire par les vallées du Rhône et de l'Isère. Cette interprétation est fausse : le débarquement a eu lieu le 15 août 1944, un premier regroupement de troupes anglo-américaines et françaises (armée française libre) remonte par Gap (20 août), le Col Bayard et Lus-la-Croix-Haute (21 août), la jonction est faite avec les maquisards de la Drôme, des Hautes-Alpes et de l'Isère, ces troupes arrivent à Vif et affrontent les Allemands au Pont-de-Claix, pour parvenir à Grenoble le 22 août et défiler sur le Cours Jean-Jaurès. Le 22 août, libération de Voiron, Voreppe. Le 23 août, libération de Bourgoin par les FTPF et libération de Saint-Marcellin. Le 24 août, libération de Rives, toujours par des troupes en provenance de Grenoble. Le cas de Romans-sur-Isère est représentatif. La ville est libérée une première fois, le 22 août, par un groupe de FFI galvanisés par ce qui se passe un peu plus au nord. Mais la ville est reprise le 27 août par les Allemands couvrant la retraite de leurs troupes qui refluent de Montélimar. Ils ré-occupent la ville et détruisent les ponts les 29 et 30 août. Ce n'est que ce 30 août que les forces alliées, en provenance de Grenoble, libéreront définitivement la ville de Romans. Dans le même temps, une autre coalition remonte la vallée du Rhône et libère Montélimar le 28 août, Valence le 31 août et Lyon le 3 septembre. (2)



Françoise Sagan à Saint-Marcellin -Premières lectures – Collection privée – Tous droits réservés

- 1- Marc Ellenberger – Le bombardement de Saint-Marcellin le 22 août 1944 – R.E.M.P.A.R.T.
- 2- http://museedelaresistanceenligne.org/musee/doc/pdf/218.pdf

Neuvième chapitre: Françoise Sagan et Barbara

Ce qui est une évidence pour certains, ne l'est pas pour d'autres ! Entre 1940 et 1945, la ville de Saint-Marcellin a accueilli deux familles dont les filles sont devenues célèbres. La famille Quoirez, ce qui nous a permis de parler longuement de Françoise Sagan, et la famille SERF, dont est issue la chanteuse BARBARA.

Françoise Sagan est arrivée à Saint-Marcellin à l'été 1940. Elle y a passé toutes ses vacances et nombre de congés de fin de semaine. Elle a quitté cette ville en octobre 1945, mais y est souvent revenue, en 1946 lors du mariage de sa sœur, en 1949 lorsqu'elle était interne à Grenoble ou Villard-de-Lans, plus tard encore afin de rejoindre ses amis et faire étape sur la route du midi.

Vers 1939 – Françoise Sagan – Collection privée -Tous droits réservés

Monique Serf, Barbara, née le 9 juin 1930, est arrivée à Saint-Marcellin en juin 1943. Elle a quitté la ville en octobre 1945. C'est alors que se posent deux questions. La première: Françoise Sagan et Barbara se sont-elles rencontrées à Saint-Marcellin? Et la seconde: pourquoi la ville de Saint-Marcellin et ses habitants accordent-t-ils une reconnaissance à Barbara qu'ils n'accordent pas à Françoise Sagan ?

Afin de répondre à la première question, précisons qu'en 1943, quand arrive Barbara, elle a treize ans, tandis que Françoise Sagan n'a que huit ans. L'une est une pré-adolescente, l'autre n'est encore qu'une fillette. Le temps pendant lequel elles vivront à proximité l'une de l'autre se limite à deux années et trois mois, uniquement pendant les vacances, petites ou grandes. L'une est juive, elle et sa famille, réfugiée, doivent redoubler de prudence, d'autant que les évènements brutaux se profilent. Elle est scolarisée en établissement public à Saint-Marcellin. L'autre est catholique et sa famille veille à ne placer ses enfants que dans des écoles privées et catholiques. L'une ne vit, économiquement et socialement, qu'avec d'infinies précautions, tandis que l'autre vit dans une famille d'industriels qui ont les moyens de leur autonomie, quand bien même les temps de guerre rendraient cette autonomie plus fragile.

Il est largement improbable qu'une vraie rencontre ait pu se produire. Peut-être se sont-elles croisées, entre La Fusilière et le quartier du Mollard, près du logement de la famille Serf, ou sur la Place d'Armes, dans un commerce … et encore … ce ne pouvait qu'être simplement le hasard, un moment fortuit … Elles racontent qu'elles ne se sont connues qu'après leur accès à la célébrité et c'est alors qu'elles ont découvert qu'une partie de leur enfance s'était déroulée dans la même petite ville du Dauphiné.

1946 – Françoise Sagan à Cajarc – Collection privée – Droits réservés

La réponse à la seconde question est beaucoup plus difficile et plus délicate. En 1945, quand l'une et l'autre quittent Saint-Marcellin, il n'est personne qui fasse attention à leur départ et formule des hypothèses sur leur avenir. Barbara est bien allée chanter une fois ou deux dans les salons d'un hôtel local et Françoise Sagan était bien une cliente assidue de la librairie locale, ce n'est pas pour cela que l'on devinait en elles une future chanteuse et une future auteure. La guerre était finie et chacun repartait chez soi.

La première à connaître la célébrité fut Françoise Sagan, lors de la publication de *« Bonjour tristesse »*, sorti en mars 1954, soit quatorze ans après son arrivée à Saint-Marcellin et neuf après son départ. *« Bonjour tristesse »* fut un véritable scandale. Comment une jeune fille mineure peut-elle faire l'amour avec un garçon, en être heureuse et ne pas subir le châtiment de la grossesse ? Comment une jeune fille de dix-huit ans peut-elle écrire des horreurs pareilles et oser les présenter à un éditeur ? Rappelons-nous que l'âge légal de la majorité était celui de 21 ans, que les femmes françaises ne disposaient du droit de vote que depuis le 21 avril 1944. Et souvenons-nous qu'elles ne pourront acquérir leur indépendance économique, disposer d'un compte bancaire qu'en 1965. Quant à leur autonomie sentimentale, il faudra encore attendre …

Un autre aspect de la vie de Françoise Sagan a compté également dans cette méfiance: c'était la *« fille du patron de la Cégé »*, la plus grande entreprise de la région, et ce que les habitants de Saint-Marcellin savaient d'elle se résumait à un caractère bien trempé, un esprit libre et aventurier, des sorties à cheval et des visites au château de La Sône, bref, une vie de fille un peu gâtée par son milieu social. Mauriac venait de la qualifier de *« charmant petit monstre »*, certains n'étaient pas loin de penser que c'était un monstre, tout court.

Barbara, pour sa part, a connu le succès entre 1958 et 1960. Ce que l'on savait alors de sa vie a constitué autant d'éléments en sa faveur et elle a été acceptée bien plus rapidement.

Michel Jarrié (†), un passionné de culture, de lecture, de cinéma, de peinture, de photographie, arrivé à Saint-Marcellin en 1958, n'a pas connu Françoise Sagan. Il l'a cependant bien aimée et cela l'autorise à faire ce reproche à ses concitoyens: *« Si je vous disais que ce pays, par pudibonderie, n'a jamais honoré sa mémoire contrairement à Barbara qui passa également une partie de sa jeunesse dans les mêmes lieux ! »* Tout est résumé là … Ce qui est certain, c'est qu'à l'issue de l'épreuve de la guerre, toutes deux gagneront un grand désir de vivre et une soif d'indépendance.

Afin de conclure cette « histoire », laissons la parole à Françoise Sagan elle-même. Dans « Chroniques 1954-2003 », elle raconte sa passion pour le cheval. Mais elle raconte également le Dauphiné, Saint-Marcellin, La Fusilière, son cheval Poulou, son enfance … Elle était alors une petite fille un peu survoltée, toujours en mouvement, parfois autoritaire et surtout sensible à l'amitié des garçons et à leur compagnie (témoignage).

« Et moi aussi, cette passion me vient de loin. Quand j'avais huit ans, nous habitions, l'été, en famille, une maison perdue, à la campagne. Mon père y ramena un jour un cheval, qu'il venait d'arracher à la boucherie, sans doute, qui s'appelait Poulou et que j'aimai aussitôt passionnément. Poulou était vieux, grand et blond. Il était aussi maigre et fainéant. Je le menais par le licol, sans selle ni mors, et nous nous promenions dans les prés des jours entiers. Pour l'enfourcher, vu sa taille et la mienne – je devais, en plus, peser vingt-cinq kilos , j'avais mis au point une technique qui consistait à m'asseoir sur ses oreilles pendant qu'il broutait – et il ne faisait que ça – et à m'agiter jusqu'au moment où, excédé, il relevait le cou et me faisait glisser tout au long, jusqu'à son dos, où je me retrouvais assise dans le mauvais sens. Une fois perchée, je me retournais, je prenais le licol, je lui donnais des coups de talon et poussais des cris de paon jusqu'à ce que, par gentillesse, il partît dans la direction qui lui plaisait. Nous en avons parcouru des kilomètres dans le Dauphiné, Poulou et moi, baguenaudant, errant – parfois trottant quand il voyait un champ de trèfle qui lui plaisait ou un ruisseau. Il était, autant que moi, insensible au soleil. Tête nue, nous montions et descendions les collines, traversions des prés, en biais, interminablement. Et puis des bois. Des bois qui avaient une odeur d'acacia et où il écrasait des champignons de ses gros fers, cliquetant sur les cailloux. A la fin du jour, souvent, je n'avais plus de force. Le soir baissait. L'herbe prenait une couleur gris fer, inquiétante, qui le faisait galoper tout à coup vers son fourrage, vers la maison, à l'abri. Il galopait et, penchée à l'avant, je sentais son rythme dans mes jambes, dans mon dos. J'étais au comble de l'enfance, du bonheur, de l'exultation. Je revois la maison au bout du chemin, la grille au bout, le peuplier ondoyant à gauche. Je sens les odeurs de là-bas, je revois la lumière du soir. Arrivée, je me laissais glisser de côté, je tapotais la tête de Poulou avec la condescendance, l'assurance, que me donnait la terre ferme sous mon pied, je le menais dans sa remise ; et là, tout affligée, je le laissais devant son fameux fourrage, plus attentif à son menu qu'à mes baisers. »

REMERCIEMENTS

- Mention très spéciale à Denis Westhoff, le fils de Françoise Sagan, et à son Association Françoise Sagan – https://www.francoisesagan.fr/
- Mention très spéciale à Cécile Defforey, la fille de Suzanne, sœur aînée de Françoise, et donc la nièce de Françoise Sagan
- R.E.M.P.A.R.T., Groupe Patrimonial de Saint-Marcellin, dont Henri Inard (†), Denise Hebert, Marina Bertrand, Maurice Hendboëg et Marc Ellenberger, archiviste honoraire et remarquable initiateur en matière de recherches généalogiques dans les Archives Départementales
- Mairie de Saint-Marcellin, service état-civil et service technique
- Archives Départementales de l'Isère, de la Drôme, du Lot, du Nord, du Pas-de-Calais, de Paris, …
- Gilles Meeus, association « Si Pont m'était conté … »
- Michel Jolland, association « Saint-Vérand hier et aujourd'hui »
- Gérard Micoud, Gérard Rousseau, Amicale des Anciens d'Arnoud, AAA
- Jean Petinot, ancien directeur de Legrand, ex FAE
- Clotilde Vermont, propriétaire du Château de La Sône
- Jean-Luc Graven, association « Ensemble pour l'Hors du Temps »
- Jean-Michel Revol, ancien maire de Saint-Marcellin
- Dominique Odoit, préfacier de « Souvenirs d'un chattois », mémoires de son père
- Daniel Benacchio
- Patrick Morel, fils de Charles Morel et frère de Bruno Morel
- Bernard Giroud, historiographe, pour ses contributions relatives à la FAE et aux Ets Morel dans « Fabriques », ouvrage réalisé par l'AISG
- Jacques-André Clerc, de l'historique famille des Clerc …
- Gérard Ducoeur, président de la SHAAP
- Jean Sorrel (†), auteur de l' »Histoire de Saint-Marcellin » en deux volumes
- Ville d'Argenteuil, Services Archives
- Ecoles Polytechniques de Lausanne et de Zurich
- Mairie de Cajarc, Service état-civil
- Liliane Austruy, fille de Ferdinand Brun, ancien maire de Saint-Marcellin
- Charlotte Carra
- Michel Jarrié (†)
- Madame Dachis-Chapoutier
- Henri Perret
- Madame Da Fonseca et Monsieur Amblard
- Docteur Jean-Jacques Mathieu
- Michel Laurent
- Ville de Villard-de-Lans (38), Service Archives Etat-Civil
- Maison du Patrimoine de Villard-de-Lans
- Ville de Lagnieu (01), Service Archives Etat-Civil
- Mr Malbos
- ainsi qu'à toutes celles et tous ceux que j'ai pu oublier …

Dixième chapitre: Françoise Sagan et la vocation littéraire

Les Journées Européennes du Patrimoine et la réalisation de deux rencontres-présentation de cette « petite histoire » au public de Saint-Marcellin, les 18 et 19 septembre 2021, ont fait surgir avec une force certaine l'idée que la vocation littéraire de Françoise Sagan était née à Saint-Marcellin, à tout le moins dans le Dauphiné.

Nous avons déjà vu et lu, dans le chapitre précédent, comment elle raconte ses longues promenades dans la campagne sur le dos de son cheval Poulou. Et nous avons apprécié son écriture.

Au cours de l'année scolaire 1949-1950, elle passe les trois mois du second trimestre de l'année à Villard-de-Lans, dans l'établissement de La Clarté tenu par Madame et Monsieur Malbos. A l'issue de ces trois mois, son père écrit, depuis Rome, pour confirmer que sa fille ne fera pas le dernier trimestre dans cette école, mais travaillera à Saint-Marcellin, avec sa mère. Françoise Sagan écrit à son tour, donc courant mars 1950, la lettre suivante à l'attention du directeur de l'école, monsieur Malbos.

« *Cher monsieur,*

« *Après votre si gentil accueil de l'autre jour il me serait vraiment difficile sans remords de ne pas vous écrire. Comme de plus j'éprouve un réel plaisir à mettre ma conscience en paix, je vous envoie un échantillon de mon écriture.*

« *J'ai oublié de vous demander avant-hier si Paris était toujours aussi charmant et si vous vous étiez bien reposé. La plupart des gens cherche le repos et la tranquillité à la campagne et vous ne les trouvez que dans la ville la plus excitée et vivante de France et de Navarre. Madame Malbos m'a parue enchantée de son séjour à Paris. Je pense d'ailleurs y partir mardi ou jeudi. Si je peux vous rapporter quelque chose de là-bas que vous ne trouverez pas à Grenoble je le ferai avec plaisir. Je rentrerai ici le 17. Je ne crois pas que mes études en souffriront car je passe mon temps à remplir des formulaires compliqués que m'expédie gentiment le cours Hattemer. En attendant je lis beaucoup. Je pense commencer le Proust bientôt. J'ai lu l'étude de Dostoïevski par Gide (1) que j'ai trouvée très bien et pour le moment je lis «* Siegfried et le Limousin *» (2). Mais en roman. C'est extrêmement drôle mais vraiment du condensé de Giraudoux. Je ne pense pas venir à Villard avant le mois de juin. Mais j'espère que vous trouverez peut-être le temps entre deux copies de m'écrire un mot. J'ai oublié de vous demander si vous aviez lu mon Don Juan. Je me rappelle cette distribution : Anne-Marie le père de famille, A.M Giradeau, les jeunes premiers, M.C Choney la servante. Vous ne savez pas à quel point je regrette ce temps-là. Je crois que c'est ma faute, je ne suis pas très démonstratrice et n'ai peut-être pas su vous montrer à vous et madame Malbos combien je vous étais reconnaissante de votre intérêt et de votre gentillesse pour moi.*

« *Je m'excuse de finir sur cette note mélancolique et vous prie de transmettre à madame Malbos mon respectueux et reconnaissant souvenir. Désolée d'être votre ex-élève, mais contente de l'avoir été.*

« *Françoise – La Fusilière – Saint-Marcellin* »

Afin de clairement situer cette lettre, il est important de rappeler que Françoise Sagan a 14 ans et demi lorsqu'elle la rédige. Elle parle de sa première pièce de théâtre, un « Don Juan » dont elle a imaginé la distribution des personnages en enrôlant les enseignants et personnels de l'école, selon le fils des Malbos. Quant à la conclusion, quelle magnifique et généreuse pirouette: « *désolée d'être votre ex-élève, mais contente de l'avoir été* » .

Françoise Sagan parle de ses lectures dans un autre texte extrait de « Avec mon meilleur souvenir », publié en 1984. Ce texte est intitulé « Lectures ».

« *J'ai rempli, je l'avoue, dans ce domaine, le parcours le plus classique qui soit :* Les Nourritures Terrestres (3) *à treize ans,* L'Homme révolté (4) *à quatorze,* Les Illuminations (5) *à seize.*(…)

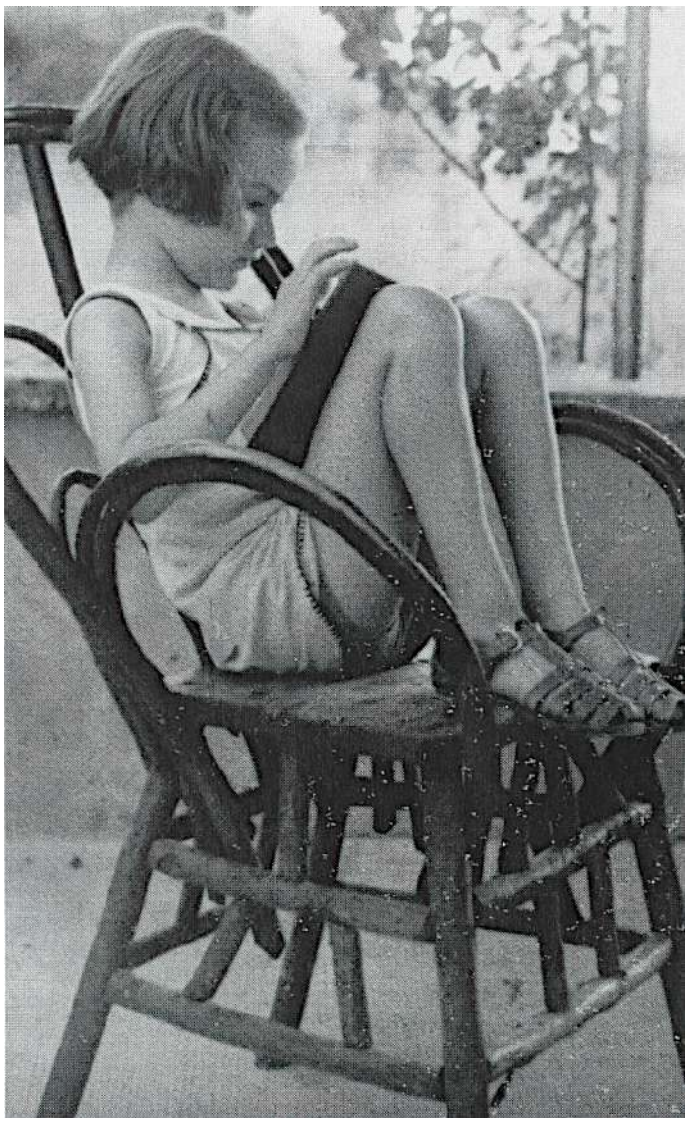
« Les Nourritures terrestres *fut la première de ces bibles écrites de toute évidence pour moi, presque par moi, le premier livre qui m'indiquât ce que j'étais profondément et ce que je voulais être : ce qu'il m'était possible d'être. Gide est un auteur, un parrain dont l'on ne se réclame plus très volontiers à présent, et il y a peut-être un certain ridicule à citer les* Nourritures *comme son premier bréviaire. En revanche, je sais très exactement dans quelle odeur d'acacia je découvris ses premières phrases, ses premiers ordres adressés à Nathanaël. Nous habitions le Dauphiné. Il avait beaucoup plu cet été là et je m'y étais considérablement ennuyée, d'un de ces ennuis lyriques comme seuls peuvent en avoir les enfants derrière les vitres ruisselantes d'une maison de campagne. Ce fut le premier jour de beau temps, après toutes ces ondées, que je partis par ce chemin bordé d'acacias, mon livre sous le bras. Il y avait un peuplier immense à l'époque dans cette campagne (où, bien entendu, je suis revenu depuis et où, bien entendu, le peuplier avait été coupé et remplacé par des lotissements et où, bien entendu, j'eus le coeur brisé selon toutes les règles de notre époque). Toujours est-il que c'est à l'ombre de ce peuplier que je découvris, grâce à Gide, que la vie m'était offerte dans sa plénitude et ses extrêmes – ce que j'aurais dû soupçonner de moi-même, d'ailleurs, depuis ma naissance. Cette découverte me transporta. Les milliers de feuilles de peuplier, petites et serrées, d'un vert clair, tremblaient au-dessus de ma tête, très haut, et chacune d'elles me semblait un bonheur supplémentaire à venir, un bonheur formellement promis à présent par la grâce de la littérature. Avant d'arriver au faîte de l'arbre et de cueillir ses derniers violents moments de plaisir, j'avais tous ces millions de feuilles à arracher les unes après les autres au calendrier de mon existence. Comme je n'imaginais pas qu'on puisse vieillir, ni encore moins mûrir, c'étaient autant de plaisirs enfantins et romanesques qui s'accumulaient au-dessus de moi : des chevaux, des visages, des voitures, la gloire, des livres, des regards admiratifs, la mer, des bateaux, des baisers, des avions dans la nuit, que sais-je, tout ce que l'imagination à la fois barbare et sentimentale d'une adolescente de treize ans peut accumuler d'un coup. J'ai relu Gide par hasard l'autre année et si j'ai de nouveau cru sentir l'odeur de l'acacia et voir le peuplier, j'ai simplement pensé, presque distraitement, que c'était quand même fort bien écrit. La foudre, elle aussi, peut se tromper en distribuant ses coups ».*

« Les Nourritures terrestres » est un bel ouvrage hédoniste appelant à vivre intensément le bonheur de toute chose, de tout être rencontré, de toute composante de la nature, la pluie, le soleil, les fleurs, les odeurs, … et d'en remercier un dieu assez aimable et généreux. Nous sommes plus proche du déisme que de la religion ! Bien des actes et des comportements de Françoise Sagan peuvent se comprendre à la lecture de cette œuvre … à treize ans !

Concernant « *L'Homme révolté*« , nous serons plus circonspect quant à la date de la lecture, puisque cet ouvrage a été publié en 1951, alors que Françoise Sagan avait seize ans. Mais qu'importe puisqu'il est, lui aussi, un texte fondateur de son état d'esprit.

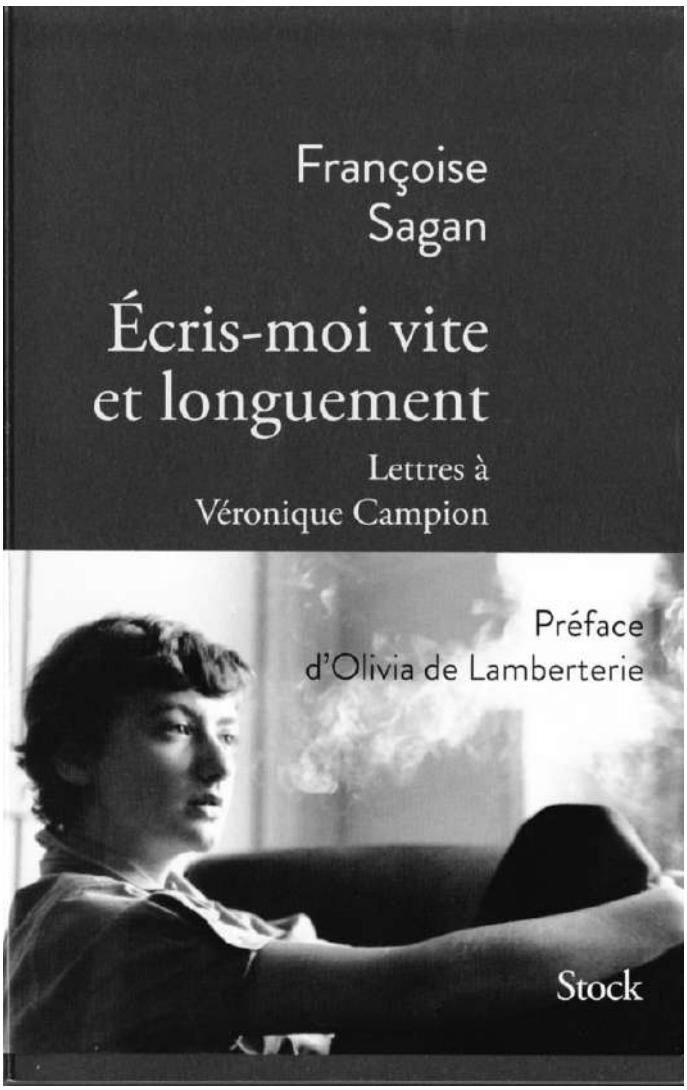
Enfin, « *Les Illuminations* » ou la liberté faite écriture ! Bien avant l'heure, Arthur Rimbaud a inventé le surréalisme et l'écriture automatique ! Bientôt, il n'écrira plus un seul mot littéraire, mais qu'importe, l'essentiel est déjà là.

Treize ans, quatorze ans, quinze ans, seize ans, de 1948 à 1951, sans compter les années d'enfance, toutes ces années pendant lesquelles Françoise passait, selon ses propres dires, de quatre à cinq mois par an « *dans le Dauphiné*« , à Saint-Marcellin, et s'y préparait à vivre libre, amoureuse de la littérature, son plus grand rêve étant d'écrire un grand et beau livre, à la manière de Proust !



Françoise Sagan à Saint-Marcellin – Tous droits réservés

Dans les tous premiers jours d'octobre 2021, Françoise Sagan a publié un nouvel ouvrage ! Certes, avec la complicité de son fils Denis Westhoff et de Véronique Campion, ancienne camarade du Cours Maintenon et de la Sorbonne. Ce livre, intitulé « Ecris-moi vite et longuement », publié chez Stock, nous offre une moitié de la correspondance que Françoise et Véronique ont échangée entre novembre 1952 et mai 1959. La moitié parce qu'il ne s'y trouve malheureusement que les lettres écrites par Françoise Sagan à Véronique Campion et non les courriers de celle-ci qui, hélas, n'ont pas été conservés.



Ecris-moi vite et longuement – Françoise Sagan – Stock

Ce livre est passionnant pour deux raisons. La première est relative à la personnalité de Françoise. Dans ses premiers courriers, il est surtout question d'amitié entre filles. Françoise accueille généreusement son amie et l'intègre à sa famille vivant Boulevard Malesherbes. On y retrouve oncle, tante, Suzanne la grande sœur et Jacques, le frère et quelques copines, dont Florence Malraux.

Puis survient la célébrité, en 1954, avec la publication de « Bonjour tristesse ». Avec cette célébrité, Françoise parle désormais des voyages (Jérusalem, New-York, Las Végas, …), des voitures (Jaguar) et des rencontres de célébrités. Méthodiquement, elle construit le mythe qui l'accompagnera, pour le meilleur et, peut-être, pour le pire tout au long de sa vie: l'argent, la nuit, la vitesse, la liberté, l'alcool, le bronzage nu sur la terrasse ou les criques de Saint-Tropez, Annabel Buffet, Guy Schoeller … En 1959, déjà, elle écrit « je suis complètement fauchée », tant l'argent lui file entre les doigts.

L'autre motif d'aimer ce livre est un tant soit peu égoïste, en ce sens qu'il vient parfaitement s'inscrire dans la continuité des dix chapitres de cette « Petite histoire … ». 1952, c'est l'entrée de Françoise Sagan en Sorbonne où elle ne s'attardera pas,

et c’est la suite de notre description de sa scolarité. Ensuite, nous retrouvons dans ce livre nombre de situations abordées à un moment ou à un autre de notre narration. Il y est mentionné, souvent, Bruno Morel et parfois son père, Charlie Morel qui vient rejoindre la bande de Françoise Sagan à Cannes, et nous avons la confirmation que Pierre Quoirez travaille à Argenteuil !

Bref, ce petit livre léger et un peu déjanté est très agréable à lire et, sans vouloir nous l’approprier, constitue un estimable onzième chapitre pour notre histoire de l’enfance et l’adolescence de Françoise Sagan. Un seul regret: il n’y est jamais question du Dauphiné ou de Saint-Marcellin !

- 1 – André Gide – Dostoïevski – Plon 1923
- 2 – Jean Giraudoux – Siegfried et le Limousin -Grasset 1922
- 3 – André Gide – Les Nourritures Terrestres – 1897
- 4 – Albert Camus – L’Homme révolté – 1951
- 5 – Arthur Rimbaud – Les Illuminations -1886

Premières « Journées Françoise Sagan » à Saint-Marcellin

« Sucette » promotionnelle des « Journées Françoise Sagan ». Droits réservés – JB.

Françoise Quoirez, alias Françoise Sagan, a plus ou moins vécu dix ou quinze années de son enfance et de son adolescence à Saint-Marcellin, entre 1940 et 1955. Sans doute, était-il temps que la ville pense un peu à elle. C'est chose faite depuis les 13 et 14 mai 2022. Sur un programme serré de 48 heures, en la présence de Denis Westhoff, le fils de Françoise Sagan, et de Cécile Defforey, la fille de sa sœur Suzanne, ces premières « Journées » ont fait date.

LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ | JEUDI 12 MAI 2022 | 13

VOS COMMUNES

SAINT-MARCELLIN

Pourquoi la Ville met aujourd'hui en valeur l'héritage de Sagan ?

Ces 13 et 14 mai, la municipalité saint-marcellinoise va organiser ses premières Journées Sagan pour mettre en valeur le passage de l'écrivaine sur le territoire. Une histoire désormais connue mais qui a longtemps été tue.

Quand il assure la com'des journées [Françoise] Sagan, dont il est l'initiateur et la pierre angulaire, on sent Benjamin Armand comme investi d'une mission. Il le reconnaît d'ailleurs lui-même : « Il me tient à cœur de promouvoir son itinéraire et la part de modernité qu'elle incarne. » Car le jeune conseiller municipal délégué aux spectacles et aux expositions est tout d'abord fêru de l'écrivaine dont, comme beaucoup, il a découvert l'œuvre par son premier et plus célèbre roman *Bonjour tristesse*.

À l'époque, Benjamin Armand est ado et vit, trente de l'histoire, à deux pas de La Fusillère. Sauf qu'il a dû attendre plusieurs années avant d'apprendre que les Quoirez [le nom de naissance de l'autrice] ont longtemps été les occupants de cette grande et belle demeure bourgeoise [lire par ailleurs]. « Ça m'a énervé parce que j'aurais le sentiment que seuls quelques initiés le savaient… » Il faut dire aussi que, si depuis longtemps Saint-Marcellin met en lumière les années vécues par Sagan sur son sol, celles de Sagan ont été tues jusqu'à très récemment. Ou alors narrées a minima. « Ça a souvent bloqué », reconnaît Benjamin Armand. Pourquoi ? Parce qu'à la fin de sa vie, les caricatures du "charmant petit monstre" – par Les Inconnus ou Les Guignols de l'info entre autres – la dépeignaient alcoolisée et junkie alcoolique. Pas vraiment une figure ayant valeur de modèle pour la jeunesse locale.

Décédée en 2004, Françoise Sagan a vécu par intermittence à Saint-Marcellin pendant la guerre et au début des années 50. Archives photo Le Dl.

« Son œuvre est en train d'être réétudiée par l'Université »

En "off", certains élus des années 90/2000 l'admettent. Eux qui n'ont pas osé inviter Sagan à Saint-Marcellin alors qu'ils en avaient encore l'occasion… « On ne se voyait pas porter cette image là… », justifie l'un des concernés aujourd'hui.

Un faux procès pour Benjamin Armand, qui demande en retour : « Combien y a-t-il, en France, de collèges Boris-Vian ? » Sans parler de "Gainsbarre" qui n'a rien enlevé, bien au contraire, à la popularité de Serge Gainsbourg. L'élu voit donc clairement « de la misogynie – dans tout ça.

Surtout qu'en plus, il y a les écrits jugés sulfureux de Sagan. Pensez donc, une femme même pas majeure qui ose décrire le plaisir féminin et revendiquer une sexualité libre dans la France des années 50…

Sur ce point, Benjamin Armand salue d'ailleurs que « son œuvre est en train d'être réétudiée par l'Université ». Même s'il a fallu attendre les dix ans de sa mort et 2014 pour qu'une première thèse sur le sujet ne paraisse en France. Les États-Unis, eux, « s'y sont intéressés beaucoup plus tôt ». En annulant notamment Sagan à l'étude des œuvres de Sartre et Beauvoir dont elle était proche.

Lilia lui prédit d'ailleurs un destin à la George Sand, dont l'héritage littéraire a dû attendre de longues années avant d'être apprécié à sa juste valeur. « Sagan est tombée dans la génération du Nouveau roman. Son style est donc passé plutôt inaperçu à l'époque. »

Mais son nom, lui, est resté. Même là où il a longtemps été "coché".

Julien PICCARRETA

Le Dauphiné Libéré – Jeudi 12 mai 2022.

<u>Vendredi 13 mai – 10 heures – Echange avec les lycéens.</u>

Accompagné de Benjamin Armand, conseiller municipal délégué aux spectacles et expositions, Denis Westhoff part à la rencontre de lycéennes et lycéens. Véritable initiation, tant il est vrai que ceux-ci ne connaissent guère l'écrivaine et encore moins son œuvre.

Entre le Principal du Lycée et le Maire de Saint-Marcellin, Benjamin Armand et Denis Westhoff – Droits réservés

Denis Westhoff – Droits réservés – JB

devant des participants attentifs – Droits réservés – JB

Vendredi 13 mai – 14 heures 30 – Conférence.

Cette conférence, présentée par l'auteur de ces lignes, d'une durée de deux heures reprend de façon assez simplifiée tous les sujets traités dans les articles précédents consacrés à l'enfance et l'adolescence de Françoise Sagan à Saint-Marcellin. A savoir, les origines de sa famille, le rôle de son père à la tête des usines de la FAE, la maison de la Fusilière, les amis, la guerre et la Libération. En cadeau au public a été projeté un court-métrage réalisé en 1974 par Françoise Sagan et dont elle a écrit le scénario: « *Encore un hiver*« .

Debout, à droite: Cécile Defforey – Droits réservés – VT

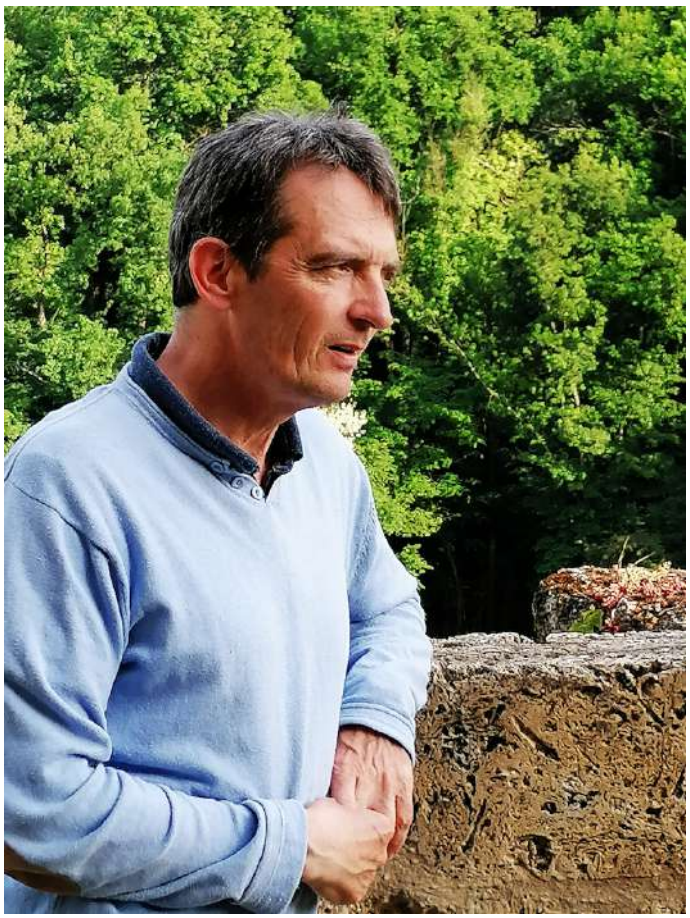
Droits réservés – VT

Droits réservés – CG

Vendredi 13 mai – 17 heures 30 – Conférence de presse.

C’est avec chaleur et générosité que les propriétaires du Château de La Sône ont reçu Denis Westhoff et Cécile Defforey. Et c’est sur la terrasse de ce château que s’est tenue une conférence de presse regroupant publications et radio.

Denis Westhoff, à gauche – Droits réservés – JB



Denis Westhoff -Droits réservés – JB

8 | SAMEDI 14 MAI 2022 | LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ

ISÈRE

LA SÔNE | SAINT-MARCELLIN

Sagan « a dit des choses que la jeunesse pensait tout bas », selon son fils

Saint-Marcellin honore pour la première fois son histoire avec Françoise Sagan qui a habité quelques années dans la capitale du Sud-Grésivaudan. Rencontre avec son fils unique, légataire de son œuvre, présent pour les Journées en hommage à sa mère.

➤ Est-ce que votre mère vous avait parlé de La Sône, de Saint-Marcellin ?

« Pas de La Sône non, mais de Saint-Marcellin oui. Elle m'avait parlé de certains souvenirs précis à La Fusillère [la maison de son enfance], notamment des épisodes de la guerre. Elle m'a parlé de ses promenades à cheval. Dans ses ouvrages, le Dauphiné, le Vercors apparaissent, des périodes de son enfance aussi. C'est la première fois que je viens ici. En fait, j'ai partagé beaucoup de lieux avec ma mère. Je pourrais parler plus facilement d'Honfleur, Deauville [dans le Calvados], Cajarc [dans le Lot]. Ici, Saint-Marcellin, c'était vraiment une autre époque, il y a 80 ans. »

➤ Comment avez-vous vécu l'invitation de la Ville de Saint-Marcellin pour ces journées en hommage à votre mère ?

« J'étais heureux. À vrai dire, j'attendais une occasion de venir à Saint-Marcellin depuis longtemps. Mais l'inauguration d'une rue Françoise-Sagan [prévue ce samedi matin, NDLR], le projet de dénomination au nom de ma mère de la médiathèque, évidemment : c'est une très bonne idée. Mais ça m'appartient moins que la médiathèque Françoise-Sagan à Paris qui pour moi a un sens, parce que j'ai participé à la création de son organisation.

C'est un hommage, et vous savez il y a beaucoup de gens qui aujourd'hui ne savent pas qui est Françoise Sagan… Les gens qui ont connu Sagan n'existent plus, ils disparaissent. Cette image qu'elle avait de femme qui a fait la fête, qui a vécu à 200 à l'heure, c'est aussi un peu en train de disparaître. Donc ce qu'il reste aujourd'hui, ce sont les livres. Ce qu'il y a de plus important. Et c'est d'ailleurs pour ça que je me bats pour faire vivre son œuvre. C'est essentiel. Ses livres sont restés très contemporains, très vivants. Françoise Sagan est un auteur classique. »

➤ Est-ce que l'image que l'on renvoyait de votre mère vous a blessé enfant ?

« Non. Dans les journaux, on ne parlait que de ses fêtes à Saint-Tropez. Je trouvais ça plutôt gai, mais c'est vrai que c'était très peu rattaché à ses romans, et c'était un peu dommage. Ma mère a défendu la cause des femmes sur certains points, notamment sur la question de la liberté des jeunes filles, c'est le sujet de *Bonjour tristesse*. En 1970, elle a défendu ardemment la liberté de pouvoir disposer de son corps en refusant de garder un enfant. Elle n'a pas été une militante à proprement parler, mais elle l'a été par sa vie, en vivant comme elle l'entendait.

C'était une jeune comme les autres, mais qui revendiquait dans les années 50 que les filles de son âge pouvaient faire autre chose que de rester cloîtrées chez leurs parents. Elle avait une intelligence assez exceptionnelle, elle avait certaines prédispositions pour vivre la vie qu'elle souhaitait. Dans *Bonjour tristesse*, elle a dit des choses que toute la jeunesse pensait tout bas. »

➤ Comment entretenez-vous l'œuvre de votre mère ?

« J'ai créé une association Françoise-Sagan, un prix littéraire qui est remis le 21 juin, le jour de son anniversaire. Il y a une cinquantaine d'œuvres si on compte tout. Certaines œuvres ne prêtent plutôt à des traductions que d'autres, à des adaptations, à des projets théâtraux, de télévision. Je suis représentant moral, je défends l'esprit de ma mère. Je tente de respecter son souhait là où elle est aujourd'hui. Ce qui n'est pas toujours facile. À son image, l'œuvre de ma mère est extrêmement vivante, elle attire beaucoup de curiosité, de sympathie. »

Propos recueillis par Marine LANGEVIN

Denis Westhoff, fils de Françoise Sagan (1935-2004), est présent dans le Sud-Grésivaudan, à l'occasion des Journées Sagan de Saint-Marcellin. Il a, ce vendredi, découvert le château de La Sône où sa mère s'est souvent amusée lorsqu'elle était enfant.

Photo Le DLM.Lu

➤ Pourquoi le château de La Sône ?

La conférence de presse des Journées Sagan de Saint-Marcellin s'est tenue ce vendredi 13 mai en fin de journée, au château de La Sône.

Pas si étonnant quand on sait que le lieu a souvent accueilli Françoise Sagan, alors Quoirez, quand elle résidait les week-ends et lors des vacances scolaires, pendant la guerre, avec ses parents Pierre et Marie à Saint-Marcellin.

Ils ont eu pour amis plusieurs industriels de la région, dont Charles Morel qui était propriétaire du château de La Sône. Il avait une entreprise de moulage plastique et de fabrication de démarreurs, alternateurs. Il a deux femmes et quatre enfants, dont Bruno qui était un ami proche de Françoise Sagan. Le château de La Sône était alors un lieu de réception. Suzanne, la sœur aînée de Françoise Sagan, y venait à des fêtes.

Avant que sa sœur n'y débarque quelques années plus tard pour apprendre elle aussi à danser, notamment dans les années 50-55.

En 1962, à la naissance de son fils Denis, et alors que le couple Sagan-Westhoff descendait dans le Sud, on sait qu'elle s'y était arrêtée aussi.

➤ Les Journées Sagan se poursuivent

Les Journées Sagan, premières du nom, se poursuivent ce samedi 14 mai.

La nouvelle rue qui porte le nom de l'actrice, dans le quartier de La Saulaie, sera inaugurée à 10 heures avant un grand rendez-vous à la médiathèque à partir de 10 h 30. Là, seront notamment projetées des archives de l'INA. Mais surtout, ce sera le lancement officiel du processus de dénomination du bâtiment.

En accord avec la communauté de communes, la Ville a en effet décidé de baptiser la médiathèque en hommage à Françoise Sagan, avec un nom lié à son univers littéraire. Une urne pour recueillir les idées sera aussi installée.

14 mai 2022 – Dauphiné Libéré, édition départementale

<u>Vendredi 13 mai – 19 heures – Soirée cinéma.</u>

Complices d'un soir, le cinéma « Les Méliès » et la librairie « Le Marque-Page » se retrouvent autour de la projection de « *Sagan, l'élégance de vivre*« , un fin documentaire réalisé en 2015 par Marie Brunet-Debaines. La projection est accompagnée d'une discussion entre les spectateurs et Denis Westhoff, lequel dédicace ensuite les ouvrages parlant de Françoise Sagan auxquels il a contribué.

Benjamin Armand, conseiller municipal, animant les échanges avec Denis Westhoff – Droits réservés – JB

Samedi 14 mai 2022 – 10 heures – Inauguration de la rue Françoise Sagan.

Il ne s'agit encore que d'une petite rue, appelée à grandir, mais elle a le considérable avantage de se trouver à proximité immédiate de La Fusilière, la maison de l'enfance saint-marcellinoise de Françoise Sagan. Entourés d'un petit public, le maire de Saint-Marcellin, Raphaël Mocellin, l'adjointe à la culture, Nicole Nava et le président de la Communauté de Communes, Frédéric de Azevedo, ont successivement pris la parole pour honorer l'héroïne du jour, dévoiler la plaque à son nom et faire une petite visite aux lieux de son enfance.

Raphaël Mocellin dévoile la plaque dédiée à Françoise Sagan – Droits réservés – CG

Denis Westhoff et Raphaël Mocellin, maire – Droits réservés – ME

Samedi 14 mai – 11 heures – Lecture d'oeuvres de Françoise Sagan en médiathèque.

A l'issue de cette inauguration, toutes et tous se retrouvent à la médiathèque pour une nouvelle célébration de la femme libre, indépendante, en avance sur son temps, engagée quand nécessaire, que fut Françoise Sagan. Soyons satisfait que cela ait été fait et dit et ne regrettons pas trop qu'il ait fallu attendre aussi longtemps …

Dans le même temps qu'elle met à jour son « rayon Sagan », la médiathèque engage une réflexion afin de se donner un nom en rapport avec l'écrivaine. Mais peut-il être autre chose que médiathèque, espace, voire centre culturel Françoise Sagan ?

Frédéric de Azevedo, Raphaël Mocellin, Denis Westhoff, Nicole Nava – Droits réservés – JB

Lecture en médiathèque par Denis Westhoff – Droits réservés – JB

SAINT-MARCELLIN

Les journées Françoise Sagan, un travail de mémoire

Françoise Sagan a vécu à Saint-Marcellin durant son enfance. C'est pourquoi, les 13 et 14 mai, la Ville a souhaité lui rendre hommage. L'occasion de (re)découvrir l'œuvre de cette femme de lettres.

Les Journées dédiées à Françoise Sagan étaient lancées, vendredi 13 mai, par une conférence de l'historien et spécialiste de la période de vie saint-marcellinoise de l'écrivaine, Jean Briselet. Celle-ci se déroulait en présence du fils de Sagan, Denis Westhoff, et de sa nièce, Cécile Defforey. La salle de conférences de l'espace Saint-Laurent était pleine pour l'occasion. Le public a été conquis par cet exposé qui a nécessité deux ans de recherches. Ce fut un moment riche en émotions, la découverte de « l'enfant » Sagan ne laissant personne indifférent.

La journée se poursuivait par une rencontre plus intimiste avec Denis Westhoff au château de La Sône, où la jeune Sagan allait danser et faire la fête. Denis Westhoff est revenu sur son enfance auprès de cette icône dont la vie fut parfois graveleuse. « *Elle a tout fait pour que je sois un enfant normal, loin de toute considération autour sa célébrité* », souriait-il. Depuis le décès de l'écrivain, il se bat afin de faire « *perdurer les œuvres de (sa) mère, trop longtemps oubliées* ». La journée se terminait par une soirée cinéma autour du film *Sagan, l'élégance de vivre*, suivie d'un moment d'échanges. L'occasion de rappeler qu'elle avait signé le *Manifeste des 343 salopes* et qu'elle avait également pris la décision d'avorter pour son confort, un acte avant-gardiste pour l'époque.

Une rue à son nom

Le samedi, sur les hauteurs de Saint-Marcellin, la rue Françoise-Sagan était baptisée en présence du maire, Raphaël Mocellin, et de Denis Westhoff. La romancière a passé une partie de son adolescence dans la maison familiale dite de La Fusilière, sur le coteau au-dessus du stade Vallon. Cette bâtisse accueille aujourd'hui l'association « L'Hors du temps », qui donne une chance aux oubliés de la vie de prendre un nouveau départ.

Ce baptême s'est poursuivi à la médiathèque, avec de nombreuses interventions et lectures de textes de l'écrivaine. La directrice des lieux, Laura Tamizé, a pu rappeler la consultation lancée auprès des habitants pour choisir un nom à cet équipement culturel : « *Je crois que finalement, dans l'œuvre de Françoise Sagan, c'est plus l'ordinarité de ses héros, des héros quotidiens, qui doit nous inspirer.* » Des journées passionnantes, donc, autour d'une artiste passionnée.

MANON GUENEMENHUBERT LAGER

Au château de La Sône, se sont retrouvés Jean Briselet, Benjamin Armand, conseiller municipal, Nicole Nava, adjointe à la culture, et Denis Westhoff.

Les élèves du lycée de La Saulaie ont reçu Denis Westhoff, fils de Sagan.

Jean Briselet a partagé ses connaissances sur l'enfance de Françoise Sagan, dont il connaît tous les secrets.

L'inauguration de la rue Françoise-Sagan s'est déroulée sous un soleil radieux, en présence des élus, de Jean Briselet et des descendants de l'écrivaine.

Le Mémo 11 20 mai 2022

Mémorial N° 3874, du 20 mai 2022

Droits images: Jean Briselet, Marc Ellenberger, Catherine Guery, Valérie Treilleford.

PETITE HISTOIRE DE L’ENFANCE ET DE L’ADOLESCENCE DE FRANCOISE SAGAN A SAINT-MARCELLIN

Jean BRISELET

Membre de GROUPE REMPART

https://thermopyles.info/category/francoise-sagan/

Publié entre juin 2021 et juin 2022